



NICOLAS NICKLEBY,

OU

LES MENDIANS DE LONDRES,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR MM. PROSPER DINAUX ET GUSTAVE LEMOINE,

AUTEURS DE *LA VIE D'UN JOUEUR* ET DE *LA GRACE DE DIEU*;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 29 janvier 1842.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

NICOLAS NICKLEBY.....	MM. ALBERT.
JOHN BROWDIE, fermier.....	SAINT-ERNEST.
RALPH, banquier.....	CHILLY.
LE COMTE DE CLARENDON (38 à 40 ans.).....	ANATOLE GRAS.
SQUEERS, maître d'école.....	BOUTIN.
PROSPECTUS, élève de M. Squeers.....	CHARLES PÉREY.
BECKER, ancien affidé de Ralph.....	CHARNOZ.
BELJAMBE, cul de jatte.....	ALEXANDRE.
UN JEUNE LORD.....	BERTOLLET.
SMIKE, enfant élevé par charité (15 ans.).....	M ^{lles} PROSPER.
MADELEINE CLARENDON, fille du comte.....	DAVENAY.
CATHERINE NICKLEBY, sœur de Nicolas.....	RACINE.
L'HOTESSE de la taverne.....	SYLVIA.
UN SHÉRIF. — UN CONSTABLE. — UN MÉDECIN. — UN GARÇON DE THÉÂTRE ET UN GARÇON DE TAVERNE. — JEUNES SEIGNEURS. — ÉLÈVES DE M. SQUEERS. — MENDIANS ET MENDIANTE, etc., etc.	

Le premier acte se passe dans un petit village du Northumberland; — le deuxième, le troisième, le quatrième et le cinquième, à Londres.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour d'une pension du Yorkshire. A droite, modeste habitation, avec un écriteau où l'on voit écrit en grosses lettres : PENSION DE M. SQUEERS, et au dessous : PARADIS DES ENFANS. A gauche, petits bâtimens de service et murs de clôture. Au fond, grille fermée donnant sur une avenue. — A gauche, premier plan, une espèce de niche, faisant face au public.

SCÈNE I.

PROSPECTUS, JOHN, SMIKE couché dans sa cabane et tenant un livre, habits déchirés, figure très pâle, cheveux en désordre.

(Au lever du rideau, John, une clarinette à la main, bat la mesure à Prospectus, qui cherche à exécuter sur une autre clarinette la musique que, faute de pupitre, ils ont placée sur une chaise. — John est habillé comme le fermier DIMMONT dans *Guy Mannering* de Walter-Scott.)

NICOLAS NICKLEBY.



JOHN, criant.
 Mais prends donc garde à ton sol, Prospectus!
 PROSPECTUS.
 Mais je le soigne mon sol, professeur!
 JOHN.
 Pas assez : baisse l'index, lève le troisième, le pouce sur la clé, le petit doigt en l'air, pince les lèvres, aiguise la langue, et souffle... l'embouchure, l'embouchure!
 PROSPECTUS.
 C'est l'anche qui me chatouille!

JOHN.

Souffle donc !... Mais tu n'as pas d'haléine, aujourd'hui.

PROSPECTUS.

C'est que je n'ai pas très bien déjeuné, professeur.

JOHN.

Pourquoi donc cela ?

PROSPECTUS. L'acteur qui jouera ce rôle, doit paraître très gras : du reste, il est habillé comme les autres élèves.

M. Squeers, mon bienfaiteur, prétend que je suis assez gras comme cela, que ça suffit pour faire honneur à sa pension ; car c'est moi, Prospectus, qu'il montre toujours, quand il vient des parens ; et puis, c'est demain jour de médecine apéritive, comme il dit, et il nous met à la ration... pour mieux préparer.

JOHN.

Ah ! mais un instant... je n'entends pas ça. Quand j'ai vendu mes bœufs, et que tout va bien à la ferme, je viens, comme voisin, te donner des leçons de clarinette, pour mon plaisir, par amitié, et puis parce que tu as des dispositions ; mais je n'entends pas qu'on te mette au régime et aux médecines. Pauvre garçon !... Tiens, prends-moi un morceau de pudding, j'en ai toujours plein mes poches.

PROSPECTUS, prenant le pudding, qu'il mange avidement.

Êtes-vous heureux !... Êtes-vous heureux !... Vous n'engraissez pas de l'air du temps, vous !...

(Ils mangent tous deux.)

SMIKE, dans sa cabane et parlant très lentement.

Ah ! je me sens tout engourdi... J'ai eu si froid, cette nuit... Nicolas ne vient pas !... il est parti, pour aller donner ses leçons au château !... et j'ai si faim, mon Dieu !... j'ai si faim !...

JOHN, regardant Smike sans l'entendre.

Pauvre petit diable !... je ne crois pas que celui-là fasse jamais une pension à son maître d'école,

SMIKE.

Si j'allais au jardin, je pourrais l'apercevoir de plus loin ; mais pendant ce temps-là, quelqu'un peut venir sonner... Non, ce matin, il ne viendra personne, et comme cela, du moins, je le reverrai plus tôt...

(Il se lève avec peine, et sort en frissonnant du côté des jardins, à gauche.)

SCÈNE II,

PROSPECTUS, JOHN.

JOHN, regardant sortir Smike, qui se traîne d'un air souffreteux.

Tiens, en voilà un qui est plus à plaindre que

toi !... portier... palefrenier, jardinier, on l'emploie à tout, ici... Vieux ladre de maître d'école, va.

PROSPECTUS, la bouche pleine.

Vous ne l'aimez pas mon bienfaiteur...

JOHN, sérieux.

Lui ! je voudrais le voir aux cinq cent mille diables !... C'est méchant comme un singe... boiteux comme un chien à trois pattes... bête comme un âne sans moyens... et ça fait écrire sur son enseigne : *M. Squeers, maître de pension ! Paradis des enfans !*... et l'on tolère ça en Angleterre. Mais on ne m'ôttera pas de la tête que je l'ai vu autrefois, sur une place publique, avec des petits enfans.

PROSPECTUS.

Qu'il instruisait ?...

JOHN, riant.

Oui, à faire le saut de carpe, la fricassée, et à se mordre le pied, en se tenant la tête en bas et les jambes en l'air.

PROSPECTUS, la bouche pleine.

Cré coquin, que ça doit être difficile !... nous ne sommes pas encore assez forts, pour qu'il nous apprenne ça...

JOHN, riant.

Et c'est en faisant quelque saut périlleux, qu'il se sera endommagé le plus beau côté de son individu !... Eh bien ! as-tu fini ?

PROSPECTUS.

Voilà, professeur, voilà ; vous allez voir comme je vais souffler... à présent que j'ai bien déjeuné, je suis capable de vous faire un sol... de deux minutes !... (Il enfle ses joues et s'apprete à souffler ; la cloche de la grille sonne, Prospectus regarde avec étonnement sa clarinette, il va souffler de nouveau, on sonne encore.) Ce n'est pas possible, ce n'est pas moi qu'a fait ça.

JOHN, riant.

Eh ! non, imbécite, c'est quelqu'un qui sonne à la grille...

(On entend M. Squeers crier à l'intérieur.)

SQUEERS, à l'intérieur.

On a sonné ; pourquoi n'ouvre-t-on pas ?... Smike, Smike ! Où est le drôle !... Ah ! je vais l'arranger...

JOHN.

Allons, les coups vont encore rouler... Va donc ouvrir... (Prospectus court ouvrir.) Smike est déjà assez battu...

(Prospectus ouvre la grille à Becker.)

SCÈNE III.

JOHN, PROSPECTUS, BECKER, habillé rapié, air minable.

BECKER, saluant.

C'est ici la maison d'éducation de M. Squeers ?

PROSPECTUS.

Oui, monsieur ; entrez, monsieur... c'est là...

(Il lui indique la maison et retourne près de John.)

BECKER, examinant les lieux.

Oui, voilà bien la pension où, il y a dix ans, j'ai conduit l'enfant, dont M. Ralph Nickleby avait juré la perte... Cette action, dont je m'étais rendu le complice, Dieu m'en a cruellement puni !... Aujourd'hui, je n'ai plus qu'un désir, c'est de réparer le mal que j'ai fait... Mais le pourrai-je?... Cet enfant, vit-il encore ?...

(Prospectus, qui a repris sa clarinette, fait entendre des sons discordans.)

JOHN.

Mais, malheureux, veux-tu bien te taire ! tu as donc mis du pudding dans l'embouchure !...

SQUEERS, à l'intérieur.

Brigands, scélérats !... (A la vue de l'étranger, il change aussitôt de langage.) Oh !... un étranger !

(Squeers menace toujours d'un ton douxceux. C'est le comique du rôle.)

SCÈNE IV.

JOHN, PROSPECTUS, SQUEERS, BECKER, une canne à la main et boitant ; habit gris, culotte noire, bonnet de soie noire sous son chapeau.

SQUEERS, à la cantonade, à droite.

Oui, mes enfans, mes chers enfans... mangez, mangez tout votre soul... je ne veux pas qu'on vous rogne les portions !... (A Becker.) Pardon, monsieur, c'est une distribution de comestibles, que je faisais à mes enfans... (Déclamant.) car mes élèves sont mes enfans... je leurs sers à tous de parens.

JOHN, riant.

Allons, bon, v'la qu'il commence ses rébus.

BECKER, à part.

Il ne me reconnaît pas.

SQUEERS.

Monsieur a un enfant à placer ici ? Belle situation ! Paradis des enfans... air pur et serein, entre cour et jardin, nourriture en abondance... les élèves sont nourris, blanchis, habillés, instruits dans la morale et dans l'art de la danse... car je tiens beaucoup aux exercices gymnastiques.

JOHN, riant.

Je crois bien, son ancien métier !

SQUEERS.

Tout homme qui veut s'élever dans le monde... doit cultiver les exercices gymnastiques.

JOHN, à part, en riant.

Vieux paillasse dégringolé !

BECKER.

Je désirerais d'abord voir vos classes, monsieur, visiter la maison... (A part.) De cette manière, je pourrai m'assurer s'il est encore ici !

SQUEERS, très embarrassé.

La maison... pardon... c'est que...

BECKER.

Est-ce que cela vous gênerait ?

SQUEERS, vivement.

Du tout... mais aujourd'hui, voyez comme ça se trouve mal !... la cuisine est vide de provisions... c'est demain jour de marché... dans les classes, dix-sept carreaux cassés... la grêle qui est tombée... et au dortoir, un peu de désordre... Faut vous dire qu'un élève a été outrageusement mortu... cette nuit... alors j'ai mis tout sens dessus dessous... (Avec chaleur.) Je ne veux pas, monsieur, que mes enfans soient mangés aux bêtes !... A présent, monsieur, si vous voulez entrer...

BECKER.

Monsieur...

SQUEERS, le faisant passer.

Monsieur, je suis chez moi.

(Ils entrent à droite.)

JOHN, qui l'a écouté en riant.

Encore quelque malheureux... quelque enfant naturel, dont on veut se débarrasser...

CRIS D'ENFANS, au dehors, à gauche.

Ohé Smike !... Smike !... des pierres ! des pierres !...

SCÈNE V.

JOHN, PROSPECTUS, SMIKE, effrayé et paraissant fuir les élèves qui le poursuivent à coups de pierres, arrive vivement par la gauche.

JOHN.

Te voilà, toi. Tu l'as échappé belle, mon pauvre petit diable ! Si Prospectus n'avait pas ouvert la grille pour toi, la journée n'aurait pas bien commencé.

SMIKE.

J'ai bien entendu sonner... mais les élèves m'ont empêché de revenir.

JOHN.

Et pourquoi ça ?

PROSPECTUS, riant.

Pour lui donner une poussée donc !

JOHN.

Qu'est-ce que c'est que ça, une poussée ?

PROSPECTUS, riant.

C'est un jeu!... On en met un, dans un coin... c'est toujours Smike... et puis tout le monde pousse dessus, jusqu'à ce qu'il étouffe...

JOHN, lui donnant une calotte.

Et tu appelles ça un jeu, animal!... (A Smike qui regarde la chaise.) Et toi, qu'est-ce que tu as à regarder là?... ce pudding... est-ce que tu en veux?...

SMIKE, avec peur.

Moi? non, non... ne vous fâchez pas!

JOHN, bourru, mais bon; c'est le trait caractéristique de John.

Je te dis que si tu en as envie... prends donc...

(John donne le morceau de pudding à Smike, qui, pour le manger, se retire dans sa cabane, où il s'assied. John le regarde.)

PROSPECTUS, avec envie.

J'aurais bien encore mangé le reste... moi!

JOHN.

Pauvre petit misérable... (A Prospectus.) Pourquoi te mets-tu aussi contre lui, toi?

PROSPECTUS.

Moi, j'sais pas... j'fais comme les autres. Il ne sait pas de quel pays il est... on ne vient jamais le voir... il a des habits déchirés... Quand on fait quelque chose de mal, on dit : C'est Smike!... et tous les coups sont pour lui, voilà... (Pause.)

JOHN.

Toi, tu es plus bête que méchant... tes camarades sont des garnemens! Mais c'est ce Squeers!... il a le cœur plus dur que la corne de mes bœufs!... aussi il me prend parfois des envies de lui donner une bonne raclée à ce méchant banca!... Mais personne ne le protège donc, le petit?

PROSPECTUS, à mi-voix.

Ah! si; le sous-maitre... M. Nicolas Nickleby.

JOHN, bourru.

Lui, tant pis!... car celui-là, je ne l'aime guère non plus!

PROSPECTUS.

Pourquoi donc? c'est un bon enfant!

JOHN.

Il va trop souvent au château!

PROSPECTUS.

Il faut bien qu'il y aille, puisqu'il donne des leçons de français à la nièce de lady Arabelle, miss Madeleine; vous savez bien, la belle miss Madeleine Clarendon?

JOHN.

Il n'est pas question de miss Madeleine, mais de Jenny Dickson, la fermière, qui reste au château aussi, et sur qui j'ai des vues...

PROSPECTUS, se croisant les bras et le regardant avec étonnement.

Comment, vous jouez de la clarinette, et vous êtes jaloux?

JOHN.

Qu'est-ce que cela fait, imbécile?

PROSPECTUS, soupirant.

Ah! si j'arrivais jamais à être de votre force!... les femmes me seraient de bien peu!...

SCÈNE VI.

JOHN, PROSPECTUS, SMIKE, toujours assis dans sa cabane; SQUEERS et BECKER, sortant de la maison.

BECKER.

Enchanté, monsieur... (A part.) Je n'ai pu l'apercevoir... impossible de demander de ses nouvelles, sans me trahir... (Apercevant Smike.) Quel est cet enfant?

(Il s'approche de lui avec intérêt.)*

SQUEERS.

Ça? ne faites pas attention... c'est un pauvre orphelin, que je garde ici par pure charité. Il faut bien faire quelques bonnes œuvres.

BECKER.

Mais que fait-il là?

SQUEERS.

C'est un endroit qu'il affectionne... on ne peut pas l'en tirer... et je ne veux pas le contrarier... C'est ici le paradis des enfants!... voyez plutôt mon enseigne...

BECKER, qui n'a pas cessé de regarder Smike.

C'est lui!... je n'en saurais douter... malgré ses traits amaigris, je le reconnais.

SQUEERS.

Aussi, ils sont tous gras, bien portants!... (Appelant.) Prospectus!

PROSPECTUS, accourant.

Mon bienfaiteur!

SQUEERS.

Ici!... Voyez-moi ça, monsieur, quel embonpoint, quelle carnation!... comme c'est nourri!... (Le faisant tourner.) comme c'est bombé!... on ne pourrait pas le pincer, ce gaillard-là, il fait crever ses habits. (Il essaie de le pincer.)

PROSPECTUS, criant très fort.

Oh!... (Bas.) Oh! mon bienfaiteur!

SQUEERS, bas.

Tais-toi donc, malheureux! (Haut.) Et tenez!... tenez, voilà son professeur!...

JOHN, riant, à part.

Ah! ça, est-ce qu'il va me mettre pour quelque chose dans sa satanée boutique?

SQUEERS, montrant John.

Il ne fait qu'apparaître ici... eh bien! ça suffit; voyez, quelle force! quelle santé!... c'est l'air, monsieur, l'air!... (Avec emphase.) Il semble que tout ce qui approche de cette maison se ressente du bonheur qu'y goûtent tous les cœurs!...

* John, Prospectus, Squeers, Becker, Smike.

BECKER, à part.

Quel misère !...

PROSPECTUS, bas, à Squeers, en se frottant.

Mon bienfaiteur, dans huit jours ce sera encore noir.

(Squeers lui fait signe de se taire; Prospectus remonte de mauvaise humeur.)

BECKER, à part.

Mais il vit !... Maintenant, maître Ralph Nickleby, il faudra bien que vous en passiez par ce que je voudrai !... (Haut.) Pardon, monsieur, je n'oublierai rien de ce que j'ai vu ici... Il faut que demain je sois à Londres ; mais bientôt nous nous reverrons.

SQUEERS.

Je l'espère, monsieur. Vous avez vu, air pur et serene, entre cour et jardin, le paradis des enfants... nourriture en abondance. Le premier quartier toujours payable d'avance...

(Becker, reconduit jusqu'à la grille, prend congé de Squeers qui le suit.)

PROSPECTUS, reconduisant aussi, derrière Squeers.

Nourriture en abondance... le premier quartier toujours payable d'avance.

(John reconduit aussi par derrière, en boltant et en se moquant de Squeers.)

SCÈNE VII.

JOHN, SQUEERS, SMIKE.

SQUEERS, revenant vivement vers Smike, et d'un ton doucereux.

Ah ! ça, à nous deux maintenant, mon Benjamin !... Où étais-tu tout à l'heure, quand on a sonné ?...

(Il menace de sa canne Smike qui recule.)

JOHN.

Allons, allons, maître d'école, vous savez que j'aime assez à jouer des poings... mais avec cette pauvre créature...

SQUEERS.

Mais cette pauvre créature, monsieur John, (Squeers prononce *Jaune*) est un brigand !... Celui qui l'a déposé ici (que le diable lui torde le cou !) n'a payé d'avance que cinq années de sa pension... et en voilà dix qu'il s'engraisse à mes dépens !... avec ça qu'il mange !... Qu'est-ce qui me paiera mon arriéré ?... J'ai cherché à m'indemniser, en tâchant d'en faire mon portier, mon domestique... Ah bien ! oui, c'est un propre à rien... on a beau cogner dessus, on ne peut rien obtenir de lui...

(Il avance sur Smike ; mais John le fait pirouetter.)

JOHN.*

'Eh ! là ! là ! un peu de cette charité dont vous parliez tout à l'heure... Si vous le gardez, qui sait ? peut-être qu'un jour vous serez indemnisé !

SQUEERS, à Smike.

Oui, je te garderai, va, stupide individu !... Je te garderai, et pour te ravoïr, il faudra qu'on me paie tout mon arriéré.

SCÈNE VIII.

PROSPECTUS, SQUEERS, JOHN, SMIKE.

PROSPECTUS, accourant.

Mon bienfaiteur, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

SQUEERS, la prenant.

Franche de port ?... Oui ; ça me donne bonne idée de la signature !... (Il l'ouvre.) Tiens, il n'y en a pas... (Lisant.) « Votre fortune repose sur la tête du jeune Smike, prenez-en donc autant de soin, que vous en avez eu peu, jusqu'à ce jour. »

JOHN, avec joie.

Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure ?

SQUEERS, qui froisse la lettre.

Laissez-moi donc tranquille... un anonyme !... c'est quelque intrigue de mon sous-maître en faveur de son protégé.

JOHN.

Vous croyez ?...

SQUEERS.

J'en suis sûr... Mais en parlant de mon sous-maître, où donc est-il, M. Nicolas Nickleby ? Je lui accorde deux heures... il en prend quatre... Quand il est une fois au château, il n'en démarre plus.

(Nicolas paraît au fond.)

SCÈNE IX.

NICOLAS, SQUEERS, JOHN.

SQUEERS, pendant que Nicolas pose son chapeau.

Ah ! vous voilà enfin, monsieur !... A la recommandation de l'honorable banquier, M. Ralph Nickleby, votre oncle, j'ai bien voulu vous prendre avec moi, aux énormes appointemens de huit guinées par an, deux cents francs de France !... de plus, vous êtes nourri, bianchi, habillé, une chemise par mois, une paire de chaussettes par semaine !... Mais quand je vous ai accordé de si brillans avantages, ce n'était pas pour m'écrire des lettres anonymes... et pour vous promener indécemment !...

* Squeers, John, Smike.

NICOLAS.

Monsieur, quand vous ne me parlerez plus par énigmes, j'essaierai de vous comprendre.

JOHN, d'un ton sec.

Disons le mot... ce n'est pas non plus pour aller faire la cour à une bonnôte fille... qu'un homme comme moi recherche pour le bon motif...

(Squeers témoigne son indignation.)

NICOLAS.

Je ne sais, monsieur John Browdie, ce que vous voulez dire.

JOHN.

Tachez donc de nous faire accroire que c'est à miss Clarendon ou à sa tante, que vous voulez tourner la tête... Enfin... adieu, maître d'école!

SQUEERS.

Vous partez, monsieur John?

(Il lui présente la main, que John en gesticulant écarte toujours pour ne pas la prendre.)

JOHN, bourru.

Oui, je vais à Londres, où j'ai quelques bœufs à vendre... mais à mon retour, si cela ne change pas, lui et moi, nous complèrons ensemble.

NICOLAS, avec noblesse.

Monsieur Browdie, alors, comme aujourd'hui, vous me trouverez prêt à vous répondre.

(John sort, reconduit par Squeers; pendant ce temps, Nicolas donne furtivement une poignée de main à Smike, qui paraît tout joyeux.)

SQUEERS.

Je croyais que vous m'aviez invité à déjeuner, monsieur John?...

(John sort par la gauche.)

SCÈNE X.

SQUEERS, NICOLAS, puis PROSPECTUS et LES ÉLÈVES.

SQUEERS, revenant.

Il ne s'agit pas de faire des phrases, monsieur... mais de faire la classe.

NICOLAS, se dirigeant vers la maison.

Monsieur, je suis prêt... et je vais...

SQUEERS.

Du tout, vous ne comprenez rien à ma méthode, et une fois pour toutes, je vais vous l'inculquaire... (Criant.) Prospectus! ici tous les élèves!

NICOLAS, étonné.

Comment, monsieur, dans votre cour?

SQUEERS.

Oui, monsieur, dans ma cour!... il est inutile d'user ses coudes avec les tables, et les tables avec ses coudes... c'est là le commencement de mon système!... et puis ici, l'air est pur et serene!... entre cour et...

NICOLAS, à part.

Oh! mon oncle! mon oncle!... à quel supplice m'avez-vous condamné!...

(Tous les élèves rentrent avec Prospectus, qui apporte un tableau, et le place à l'avant-scène de droite.)

SQUEERS.

Rangez-vous tous autour de moi.

NICOLAS, bas, à Smike.

Tu sais ta leçon?

SMIKE, bas et tremblant.

J'ai bien tâché... j'espère...

NICOLAS.

Allons, du courage, je serai là!...

SQUEERS, frappant un coup avec sa canne et s'asseyant sur la chaise.

La classe est commencée... attention! (On se pousse.) Qu'est-ce qu'il y a encore là?

TOUS.

C'est Smike!... c'est Smike!

SQUEERS.

Smike, à genoux!... tout à l'heure, mon chéri, j'aurai avec toi un moment d'entretien!...

(Smike vient se mettre à genoux, et peu à peu se rapproche de Nicolas.)^a

NICOLAS, à part.

Pauvre souffre-douleur!

SQUEERS.

Leçon de grammaire et de philosophie pratique, William Kirkroc, répondez... c, a, r...

KIRKROC.

Car.

SQUEERS.

R, e, a, u?

KIRKROC.

Reau.

SQUEERS.

Assemblez!

KIRKROC.

Carreau.

SQUEERS.

Très bien!... Classe de minéralogie... Trotro, qu'est-ce qu'un carreau?

TROTRO.

Un carreau est un morceau de verre que l'on met à une fenêtre.

SQUEERS.

Kirkroc et Trotro, pour vérifier la justesse de vos réponses, allez vite nettoyer les carreaux du premier étage. (Les deux enfants sortent.)

PROSPECTUS.

Mon bienfaiteur, ils demandent s'il faut nettoyer ceux qui sont en papier?

SQUEERS.

Prospectus, mon ami, sois gras, mais tais-toi... (Se levant et allant à Nicolas.) Eh bien! monsieur Nicolas, vous voyez, la pratique toujours après la

^a Prospectus, Squeers, les élèves, Smike, Nicolas.

théorie... Commencez-vous à comprendre mon système?...

NICOLAS.

Je ne sais pas, monsieur, s'il pousse beaucoup aux progrès des élèves... mais à coup sûr, il est tout profit pour le maître...

SQUEERS, qui reste debout.

Eh bien! justement, c'est à ça qu'il faut s'attacher!... (Hausant les épaules.) Pédant!... (Aux élèves.) Exercices d'homonymes et de synonymes...

NICOLAS, à part.

Quelle patience, mon Dieu!

SQUEERS.

Tout le monde ensemble... Quelle est la lettre qui suit n?

LES ÉLÈVES.

O.

PROSPECTUS, un peu après.

U!...

(Voyant qu'il a dit une sottise, il court se cacher.)

SQUEERS.

Très bien, mes agneaux! Classe de rhétorique... Long-pif! quel mot ce son o vous rappelle-t-il? (Silence.) Long-pif, mon amour, votre imagination sommeille, ma canne ira sur votre oreille.

NICOLAS, à part.

Oh! voilà ce que je ne puis supporter!

SQUEERS.

Même question, monsieur Pick?

PICK.

Cette lettre rappelle l'eau qu'on boit...

SQUEERS.

Parfait... vainqueur!... (A Nicolas.) C'est la plus forte tête de l'école!... Classe de physique, monsieur Puke... qu'est-ce que l'eau?

PUKE.

Un élément nécessaire à la vie de l'homme.

PROSPECTUS, par réflexion.

Ah!... et à sa propriété...

SQUEERS.

Et jamais plus nécessaire qu'un jour de lessive... et comme c'est demain jour de lessive, allez tous à la citerne puiser de l'eau, jusqu'à ce qu'on vous dise: Assez!

(Tous les élèves sortent, excepté Smike.)

NICOLAS, à part.

Quelle révoltante stupidité!

SQUEERS, à Smike toujours à genoux.

Et toi, propre à rien, est-ce que tu crois que tu va rester là les bras croisés? Hein?...

SMIKE, se levant.

Non, je vais...

SQUEERS, levant sa canne et d'un ton caressant.

Reste-là... Comment y a-t-il, là?...

(Il lui montre un tableau accroché contre la muraille.)

SMIKE, tremblant.

É... éiril...

(Il ne peut achever.)

NICOLAS.

Mais, monsieur, vous le troublez.. permettez que je l'interroge.

SQUEERS, avec dignité.

Monsieur, quand je fais la classe moi-même, votre devoir est d'admirer, et s'il se peut, de profiter... (Il revient à Smike.) Il y a étriller... et pour l'apprendre ce que c'est, va trouver mon cheval... et étrille-le bien, ou c'est toi qui le seras de la bonne manière.

(Smike sort en courant, avec effroi, par la gauche.)

SCÈNE XI.

NICOLAS, SQUEERS.

SQUEERS, revenant.

Voilà encore ce qui vous manque, jeune homme; je ne vous vois jamais de ces accès de zèle, de ces généreuses colères...

NICOLAS, s'animant.

Qui vont jusqu'aux mauvais traitements... non, monsieur.

SQUEERS.

Que penser d'un maître qui n'a pas encore mis un élève au pain sec?

NICOLAS.

Que ce maître vous convient peu; c'est mon avis aussi, et je vous annonce ma résolution de vous quitter.

SQUEERS.

Comment, vous voudriez partir!... (A part.) Je n'en trouverai pas un qui ne me coûte dix guinées de plus... (Haut.) Vous ne pouvez partir sans mon autorisation, jeune homme... et je vous la refuse, très positivement!...

NICOLAS.

Que voulez-vous dire?...

SQUEERS.

Que M. Ralph, votre respectable oncle, qui, à la mort de votre mère, a bien voulu se charger de vous, et de votre sœur, miss Catherine, m'a confié votre adolescence.

NICOLAS, avec force.

Mon oncle a été trappé, et je saurai le débusquer.

SQUEERS.

Hein, qu'est-ce que c'est? vous vous insurgez, je crois!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PROSPECTUS.

PROSPECTUS, accourant.

Mon bienfaiteur, mon bienfaiteur, je viens de voir une belle voiture, qui s'est arrêtée au bout de l'avenue.

SQUEERS.

Une voiture! encore un élève!... Voyez, monsieur Nickleby, ce que vous voulez quitter... (Déclamant.) du beau monde la confiance, du mérite est la récompense... (A Prospectus.) Prospectus, ici; ne me quitte pas, et si Smike approche des voitures, jette lui des pierres!...

(Il sort avec Prospectus qui répète la phrase : Du beau monde, etc.)

SCÈNE XIII.

NICOLAS, seul.

Non, je ne puis rester plus long-temps le témoin des ignobles cruautés de cet homme! Mon oncle dira ce qu'il voudra, il faut que je parte... Catherine fera ma paix avec lui... et moi j'échapperai au supplice de voir toujours torturer ce pauvre enfant, pour qui je ne puis rien!... et peut-être aussi à un amour, qui est une folie... oui, une folie... Malheureux! car vois donc qui tu es... où tu es... et, dans cet abaissement, tu oses admettre des pensées pleines d'ambition et d'audace!... tu oses aimer la fille du premier lord d'Angleterre!... de lord Clarendon!

(Madelaine sort de chez Squeers, suivie d'un valet en livrée.)

MADELEINE.

Quand ma tante partira, vous me préviendrez.

(Le valet salue et rentre chez Squeers.)

NICOLAS.

Ciel! c'est elle!

SCÈNE XIV.

NICOLAS, MADELEINE.

MADELEINE.

Monsieur Nickleby!... que vient de nous dire M. Squeers, à moi et ma tante? que vous voulez le quitter...

NICOLAS.

Il le faut, miss Madeleine.

MADELEINE.

Ah! ce n'est pas ce que vous nous aviez promis.

NICOLAS.

Non, voyez-vous, il faut que je parte!... partout où je vois le mal, il m'indigne et me révolte; ici je ne puis l'empêcher; y rester plus long-temps est au-dessus de mes forces.

MADELEINE.

Mais peut-être, dans votre intérêt, vaudrait-il mieux patienter et attendre...

NICOLAS, s'anima.

Attendre!... attendre!... Mais vous ne savez pas ce que je souffre ici!... vous ne savez pas avec

quel homme mon oncle m'a condamné à vivre!... Non, ce n'est pas un homme!... c'est un bourreau!... le bourreau des malheureuses victimes qui lui ont été si imprudemment confiées par leurs parents!

MADELEINE.

Que m'apprenez-vous là?..

NICOLAS.

Ce que jusqu'à ce jour j'avais cru devoir vous taire... Mais si je vous disais qu'il y a ici un pauvre enfant abandonné, qui n'a pour s'abriter contre la pluie et le froid, que cette misérable cabane... si je vous disais que chaque jour, si je ne partageais mon pain avec lui, il n'aurait pas la force de supporter les ignobles travaux auxquels on l'assujettit!... que pourtant, si par oubli ou par faiblesse, il y manque une seule fois, les mauvais traitements, les violences, les coups!... oui, les coups!... pleuvent sur son pauvre corps exténué par la fatigue et le besoin!

MADELEINE

Grand Dieu!

NICOLAS.

Un jour, il a voulu briser sa chaîne... échapper à cette horrible tyrannie... eh bien! son bourreau l'a ramené comme un malfaiteur, lié avec des cordes, brisé de souffrances... C'était un dépôt qu'on lui avait confié, et dont il ne devait compte qu'aux parents!... et moi, moi!... j'ai vu cela... j'ai vu la douleur... j'ai entendu les cris de la victime, et je n'ai pu que verser d'impuissantes larmes!... Ah! vous pleurez, miss Madeleine... n'est-ce pas que c'est affreux?..

MADELEINE.

(Silence.)

Et comment ne pas être émue... (Pleurant.) au récit de tant d'infortunes?... Mais il n'a donc personne qui s'intéresse à lui, ce pauvre enfant!... point de parents, point de famille?

NICOLAS.

La pension a été payée cinq ans, et depuis quelques années, on n'a plus entendu parler de rien.

MADELEINE.

Oh! que je voudrais donc le voir!

NICOLAS, il remonte la scène, et passe.

Tenez... regardez là-bas... dans cette cour, le plus misérable, celui que repoussent tous ses camarades, qui cherche à réchauffer au soleil ses membres endoloris... c'est lui!

MADELEINE, passant.*

Oh! que son air m'intéresse; comme mon cœur s'émeut à la vue de ses traits si pâles, et pourtant si touchants!

NICOLAS.

Et si vous saviez comme son cœur est noble et bon!... un mot, un sourire bienveillant ont suffi pour me l'attacher.

MADELEINE, descendant la scène.

Monsieur Nickleby, il faut que tant de souffrances aient un terme... Sur la pension que me fait

* Nicolas, Madeleine.

mon père, je peux facilement payer celle de cet enfant... (Mouvement de Nicolas.) Sans me nommer, vous voudrez bien vous charger de ce soin. Avant ce soir, je vous enverrai le premier trimestre, avec quelques vêtements pour le couvrir...

NICOLAS.

Quoi ! vous voulez !...

MADELEINE.

Et vous, croyez-moi, patientez encore, deux mois seulement... d'ici là nous serons de retour près de mon père, à Londres... où vous nous suivrez, je l'espère... et où nous pourrions nous occuper plus efficacement du sort de notre jeune protégé. C'est une bonne action qui sera ignorée de tous, un secret... que nous aurons à nous deux... le voulez-vous?...

NICOLAS, lui baisant la main à plusieurs reprises.

Oh ! vous êtes un ange !

MADELEINE, vivement.

On vient...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Lady Arabelle attend miss Madeleine.

MADELEINE.

Adieu !... (Se retournant avec grâce.) Vous resterez, n'est-ce pas?...

(Madeleine, suivie du domestique, rentre chez Squeers.)

SCÈNE XV.

NICOLAS, d'abord seul, puis SMIKE.

NICOLAS, s'abandonnant à toute sa joie.

Un secret, a-t-elle dit, un secret à nous deux !... pour adoucir le sort de ce pauvre enfant !... Mais elle m'a donc compris !... elle a donc deviné mon amour !... elle si belle ! si bonne !... Mais j'y pense, cet argent... ces vêtements qu'elle doit envoyer tout à l'heure... si, en passant par mes mains... ces bienfaits allaient devenir funestes au pauvre Smike... mon amitié pour lui a déjà servi de prétexte à de nouvelles persécutions... Oh ! oui, il faut la prévenir... à l'instant... (Il écrit.) Elle comprendra qu'il faut qu'elle se nomme, afin que cet homme sache bien que c'est elle... elle-même... la noble comtesse de Clarendon, qui s'intéresse à cet enfant... son nom sera pour lui la meilleure des protections... Mais comment lui faire parvenir ce billet?... (Smike, aussitôt qu'il a vu Squeers s'éloigner, est rentré en scène et est venu se placer à côté de Nickleby, qui l'aperçoit ce moment.) Toi ! c'est le ciel qui t'envoie !... écoute-moi bien, vois-tu ces dames qui s'en vont, dans l'avenue ?

(Il montre la droite.)

SMIKE.

Oui !

NICOLAS.

Les connais-tu?...

NICOLAS NICKLEBY.

SMIKE.

Non !

NICOLAS, avec chaleur.

Eh bien ! suis-les... elles vont au château, guette un moment favorable, et remets à la plus jeune ce billet, mais sans être aperçu... à la plus jeune, tu comprends bien ?

SMIKE.

Oui, oui, j'y cours...

NICOLAS, le retenant.

Et puis, si elle le permet, baise-lui la main, Smike, et remercie-la avec des larmes, car c'est un ange qui désormais va veiller sur toi... (Le poussant.) Va, va vite!...

(Smike sort en courant par la droite.)

SCÈNE XVI.

NICOLAS, un instant seul.

Oh ! ma joie !... ma joie !... je ne puis la contenir !... elle ! la fille du noble comte de Clarendon, abaisser les yeux jusqu'à moi. Comme d'un mot elle a changé ma vie ! Mais voici l'heure où je dois rappeler les élèves. Oh ! je le sens, pendant ces deux mois, j'aurai plus d'ardeur à mes devoirs, je serai meilleur encore avec ces enfans... (Il va sonner une cloche suspendue contre la maison.) Quels sont ces cris?...

(Smike est poursuivi par M. Squeers en fureur, et va se réfugier près de Nicolas.)

SCÈNE XVII.

NICOLAS, SQUEERS, SMIKE, PROSPECTUS, LES ÉLÈVES.

SQUEERS.

Brigand, je t'ai fait défendre de te montrer à lady Arabelle et tu cours après sa voiture !... ma canne va te parler... (A Smike, en le prenant par la main.) D'abord, donne-moi cette lettre que j'ai vue dans ta main... (Smike recule.) Tu oses me désobéir !... (Il lève sa canne.)

NICOLAS, prenant la lettre des mains de Smike.

Il est inutile de frapper cet enfant, pour avoir cette lettre... cette lettre est à moi, et c'est par mon ordre...

SQUEERS.

Eh ! je me moque bien de vos ordres !... je vais lui apprendre qui a le droit d'en donner ici !

(Squeers remonte à droite et prend son élan.)

NICOLAS, d'une voix forte.

Arrêtez !

SQUEERS, se retournant.

Qui a dit : Arrêtez !

NICOLAS.
 Moi !...
 (Les élèves applaudissent.)
 SQUEERS.
 Attendez un moment, vous autres bandits !
 (Les élèves se taisent.)
 NICOLAS, passant entre Smike et Squeers.
 Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'étais le seul coupable.
 SQUEERS.
 Eh bien ! votre protégé paiera pour vous !...
 (Il veut marcher sur Smike.)
 NICOLAS.
 Vous ne toucherez pas à cet enfant !
 SQUEERS, voulant toujours s'avancer.
 Qui m'en empêchera ?
 NICOLAS.
 Moi !... vous dis-je !
 SQUEERS.
 Et de quel droit, s'il vous plait ?
 NICOLAS.
 Du droit que tout homme de cœur a d'empêcher une barbarie.

SQUEERS.
 Mêlez-vous donc de vos affaires.
 NICOLAS.
 N'avancez pas, je vous le défends !
 SQUEERS.
 Ah ! c'est à vous que je m'en prendrai à la fin ; retirez-vous, ou je vous châtie le premier...
 (Il lève sa canne.)
 NICOLAS.
 Misérable !... (Il saute sur la canne, lutte avec M. Squeers, la lui arrache des mains, et d'un coup fait voler son chapeau. Squeers tombe renversé. Cris des élèves qui courent ramasser leurs livres. Nicolas sort en disant :) O Madeleine, pardonnez-moi ; mais il était écrit au ciel que je quitterais ces lieux maudits !
 (Il sort vivement ; sa sortie est le signal d'une révolte générale ; les élèves jettent leurs livres et leurs encricris à la tête de Squeers, qui fait des grimaces horribles pour se relever, en criant : Au meurtre ! à l'assassin ! mais dès que les élèves le voient se remettre, ils se sauvent effrayés par la porte, que Nicolas a laissée ouverte.)

ACTE SECOND.

Salle commune de l'hôtel des Armes du Roi, à Londres. Portes latérales, porte au fond. Tables, à droite et à gauche, avec tabourets.

SCÈNE I.

L'HOTESSE, TOM.

L'HOTESSE.
 Mylord Clarendon et ses amis sont encore là ?
 TOM.
 Oui, mistress, ils ont joué toute la nuit.
 L'HOTESSE.
 Vous avez eu soin qu'ils ne manquent de rien ?
 TOM.
 Williams et moi, nous n'avons pas quitté le salon.
 L'HOTESSE.

C'est bien !... (Tom se retire.) Ce lord Clarendon, quelle vie il mène, mon Dieu ! C'est pourtant toutes les nuits la même chose ! On dit qu'il n'a que trente-huit ans !... à le voir qui le croirait !... quel dommage !... un si beau et si aimable seigneur !... Bah ! il se ruine galement, et M. Ralph est là pour profiter de ses folies.

SCÈNE II.

BECKER, L'HOTESSE.

BECKER.
 C'est bien ici l'hôtel des Armes du roi ?
 L'HOTESSE, le toisant.
 Oui, monsieur !
 BECKER.
 M. Ralph Nickleby ?
 L'HOTESSE.
 Mais, monsieur...
 BECKER, insistant.
 Je sais qu'il est ici.
 L'HOTESSE.
 Cela est vrai ; mais on ne peut lui parler, en ce moment.
 BECKER.
 C'est pour une affaire importante, et lui-même, j'en suis sûr, vous saura gré de l'avoir dérangé.
 L'HOTESSE.
 Je vais essayer, monsieur ; attendez dans cette salle, qui est commune aux voyageurs.
 (Elle sort.)

SCÈNE III.

BECKER, seul et avec ironie.

Je vais donc le voir ; je connais le masque im-
pénétrable, dont il se couvre, aujourd'hui... La
hyène s'est faite fouine... Maintenant, dit-on, le
banquier Ralph, oubliant qu'il n'était, il y a quinze
ans, que l'intendant de lord Clarendon, prend le
ton d'un homme du monde, et répudie son passé...
(Menaçant.) Mais il faudra bien qu'avec moi il s'en
souviene ! Cet enfant, que tous deux nous avons
rendu si misérable, il faut d'abord changer son
sort, lui assurer un avenir meilleur, et payer au
maître la pension ce qui lui est dû... Pour cela,
il me faut de l'argent... Mais qu'il ignore toujours
le lieu où est cet enfant, et même son existence,
il y aurait trop à craindre ! Ralph, tu ne partage-
ras ni mes regrets, ni mes remords, mais tu m'ai-
deras à réparer ma faute... tu m'y aideras de ces
trésors acquis par la fraude... l'usure et le crime !
ou, dussé-je me perdre... je te perdrai !... C'est
lui !

SCÈNE IV.

BECKER, RALPH.

RALPH, entrant par la droite.

(Pendant toute cette scène, il a le sourire sur les lè-
vres ; mais il ne regarde jamais Becker. Sa mise est
très élégante ; il a des brillans, des bagues aux
doigts, etc.)

On me dit que quelqu'un me demande !

BECKER.

C'est moi, monsieur Ralph !

RALPH, affectant de grands airs.

Vous !... et que puis-je pour vous, mon cher ?
Pourquoi venir me relancer jusqu'ici ?

BECKER, d'abord avec beaucoup d'humilité.

Je me suis présenté chez vous, on m'a toujours
refusé l'entrée de votre cabinet.

RALPH.

Il fallait écrire !

BECKER.

L'affaire dont j'ai à vous parler n'est pas de na-
ture à être confiée au papier.

RALPH, souriant.

Vous piquez ma curiosité !

BECKER, relevant la tête qu'il a tenue baissé, et lui
montrant son visage.

Regardez-moi !

RALPH, avec surprise, à part.

Becker !... (Se remettant triant.) Eh bien ! je vous
regarde, mon cher... et je ne vous trouve dans la
physionomie rien d'extraordinaire.

BECKER, vivement.

Vous m'avez très bien reconnu... au mouvement
de vos lèvres, j'ai vu que vous prononciez mon
nom.

RALPH.

Vous tenez donc beaucoup à ce que j'aie eu de
mauvaises connaissances ?

BECKER.

Je puis aider votre mémoire ! (Baissant la voix et
se rapprochant de lui.) Je suis Becker, autrefois vo-
tre ami !

RALPH, souriant, en le toisant.

Mon ami !... vous !

BECKER, plus bas.

Votre confident !

RALPH.

Je n'en eus jamais.

BECKER, se rapprochant davantage et plus bas.

Votre complice alors... car il y a un crime en-
tre nous.

RALPH, reculant et s'époussétant avec dédain, parce
que Becker l'a touché.

Parlez tout haut, mon cher, je ne crains rien...
(Souriant.) Un crime !... moi ! Criez-le sur les toits...
personne ne vous croira.

BECKER, avec calme.

Monsieur Ralph, vous faites avec moi des frais
inutiles d'habileté... Je sais avec quelle adresse
vous vous êtes élevé... et, tandis que des pieds,
vous tenez encore à la boue d'où vous êtes parti,
des deux mains vous jetez les filets, où lords et
princes viennent se prendre.

RALPH, d'un ton hypocrite.

Ce que vous dites là a son côté flatteur... Cepen-
dant, mon brave homme, écoutez-moi. Chacun a
ses charges. A la mort de ma sœur, j'ai pris sa fille
près de moi, j'ai donné à son fils une place honora-
ble où il me faut le soutenir... Je paie toujours dou-
ble ma taxe des pauvres, et la paroisse m'adresse
souvent bien des misères ignorées... je ne puis pas
donner à tout le monde... cependant, si l'offre
d'une guinée... (Il lui offre une pièce d'or.)

BECKER, refusant avec indignation.

Je ne demande pas une aumône !

RALPH, remettant la pièce dans sa poche.

Qu'est-ce que vous demandez donc ? (Il s'assoit.)

BECKER, s'anéant.

Il y a dix ans, pour vos projets de meurtre, vous
aviez besoin d'un instrument docile... vous êtes venu
le chercher parmi les mendians de Londres, dont
vous étiez le caissier et l'agent... (Avec intention.)
comme vous l'êtes peut-être encore... Mais cet or
que vous m'aviez donné, le prix du sang et de la
vie d'un enfant, malgré ma lutte contre le mal-
heur, s'est échappé de mes mains, comme un argent
maudit... (S'anéant.) Prenez garde, monsieur
Ralph !... la misère conseille mal ; (Plus bas.) qui
a consenti à tuer, peut trahir !... Vous vous tai-
sez !... vous croyez ne m'avoir livré qu'une partie

de votre secret; mais chez vous, (Se rapprochant.) les deux jours où je m'y suis caché, j'ai surpris le reste!

RALPH, se levant.

Vous m'avez donc volé?

BECKER.

Pas de colère!... ces papiers, avec lesquels je puis vous perdre... je ne les ai pas sur moi.

RALPH, à part.

J'ai failli me trahir! (Haut.) Tenez, mon cher monsieur Broc... Bruck... Becker, je crois... vous vous y êtes pris maladroitement... (D'un ton sec.) vous n'avez rien... vous ne savez rien... je ne vous donnerai rien... Je connais le monde, et le monde me connaît; si vous croyez avoir quelque secret à moi, gardez-le... publiez-le... à votre choix... je vous y autorise: mais si vous voulez passer chez moi, demain... je vous ferai copier par mes commis la fable du pot de terre... et du pot de fer.

BECKER, avec force.

Vous me pousserez au désespoir!

RALPH, souriant et sans le regarder jusqu'à la fin.

On ne peut pas empêcher un fou de faire une folie!

BECKER.

Vous voulez la guerre! la guerre donc, mais à mort... entendez-vous!

(Il sort vivement par le fond.)

RALPH, à part, en le regardant s'en aller et d'un autre ton.

A mort!... Je ferai surveiller cet homme.

SCÈNE V.

RALPH, LE COMTE DE CLARENDON.

(Le comte n'a que trente-huit ans; mais sa santé est minée par l'orgie. Il est habillé comme doit l'être un des premiers lords d'Angleterre.)

LE COMTE, arrivant par la droite, et frappant sur l'épaule de Ralph.

Où diable te caches-tu donc, Ralph? voilà une heure que je te demande.

RALPH, aussi humble avec le comte qu'il a été insolent avec Becker.

Ah! mille pardons, mylord?... un pauvre diable à qui je donnais quelques secours... Vous avez besoin de moi?

LE COMTE.

Plus que jamais!... j'ai tout perdu!

RALPH.

Eh quoi!... les fonds que je vous avais apportés, ce matin.

LE COMTE.

Et autant sur parole.... Herford emporte ma dernière guinée!

RALPH.

Quelle mauvaise chance vous a poursuivie, toute la nuit!

LE COMTE, devenant sombre.

C'est vrai! mais cela me distrait, et rien n'est cher et difficile à trouver... comme le plaisir!

RALPH.

Encore vos idées sombres!

LE COMTE.

Malgré le tourbillon de cette vie agitée qui m'emporte et m'étourdit... trop souvent je me rappelle que je m'y suis plongé pour échapper au souvenir d'une perte cruelle!... irréparable!...

RALPH, d'un ton doucereux.

Quoi, toujours ce fils?

LE COMTE, avec une grande émotion.

Ah! c'était l'héritier d'un grand nom, Ralph! l'unique rejeton d'une illustre race, qui va s'éteindre... et cette mort misérable... inconnue... qui ne laisse pas même un tombeau à couvrir d'or et de marbre!

(Il paraît en proie à une vive douleur.)

RALPH.

Mylord, éloignez ces souvenirs pénibles!

LE COMTE, très sombre.

Oui, tu as raison... il faut échapper à tout prix à ce deuil qui me poursuit... et nourrit là un mal... dont je mourrai, Ralph! je le sens!...

RALPH.

Oh!... quelle idée!... (A part.) Le fait est qu'il change à vue d'œil!...

LE COMTE.

Mais avant que le dernier Clarendon ne s'éteigne, il faut qu'il jette au monde un éclatant adieu... (Gaiement.) Eh bien donc, à moi cette vie bruyante, dorée, tourmentée des émotions du jeu et de la débauche!... à moi ces joyeux banquets, où la vie passe et s'use, sans se faire sentir!... à moi surtout ces vins de France qui tuent la raison, et donnent tous les trésors de la folie!...

RALPH, affectant la gaieté.

A la bonne heure, mylord; voilà comme j'aime à vous voir.

LE COMTE, gaiement jusqu'à la fin de la scène.

Mais pour cela, il faut de l'or, et tu vas m'en donner.

RALPH, gaiement, mais laissant percer l'usurier.

A vos ordres, mylord... Mais, jusqu'à présent, je n'ai en garantie que les biens inaliénables, attachés à votre titre, et dont vous ne pouvez disposer que pendant votre vie... S'il fallait en croire vos sombres prévisions, je n'aurais pas entre les mains un très bon gage... mais j'ai meilleure opinion que vous de votre précieuse santé... pourtant, comme il faut que les affaires soient en règle... je voudrais un petit titre... plus solide... et qui me permette de disposer de nouvelles sommes...

LE COMTE.

Et quel titre, monsieur le banquier ?

RALPH, négligemment.

Votre terre de Richemond, par exemple ?...

LE COMTE.

Ma terre de Richemond !... mais c'est le plus beau joyau de ma couronne que tu me demandes ?

RALPH, avec hypocrisie.

Miss Madeleine a des goûts si simples !... et puis, il vous reste d'autres propriétés.

LE COMTE.

Au fait, tu sais cela mieux que moi, toi, mon ancien intendant !

(Il lui frappe sur l'épaule en souriant.)

RALPH, à part, en se mordant la lèvre de fureur.

Pour ce mot, je hâterai ta ruine d'un jour ! (Haut et gracieusement.) Si votre seigneurie veut signer un acte, que je lui ai déjà présenté une fois, dès aujourd'hui ma caisse lui est ouverte !

LE COMTE.

Peux-tu me donner dix mille livres sterling ?

RALPH, galement.

Oui, mylord, plus... si vous le désirez !

LE COMTE.

Tu es un homme unique !... Je donne ce soir un brillant souper...

RALPH.

Où vous pourrez prendre votre revanche...

LE COMTE.

J'y compte bien... et pardieu ! je t'y invite.

RALPH.

Ah ! mylord, quel honneur !...

LE COMTE.

Mais à une condition, c'est que tu amèneras avec toi ta nièce... la jolie miss Catherine.

RALPH, sombre.

Quoi !... mylord !... Catherine !...

LE COMTE, galement.

Oui, sa vue m'enlève à la tristesse... et puis elle me portera bonheur... lorsqu'elle sera près de moi, je suis sûr de gagner... Ainsi, marquis de la guinée, c'est convenu, je compte sur toi et sur ta charmante nièce.

RALPH, à part.

Catherine !... Catherine comme le reste, sera un instrument !... (Haut.) Elle viendra, mylord !

LE COMTE.

A la bonne heure !... à ce soir donc... J'entre là commander un splendide festin, digne de la délicieuse Catherine. (Il sort par le fond.)

RALPH, à mi-voix et avec fureur.

Ya, mon noble lord !... ma nièce peut servir d'appât quand... c'est ta fille qui doit être la proie.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

L'HOTESSE, entrant par le fond et parlant à la cantonade.

Oui, mylord, soyez tranquille... dans une heure.. (Elle va frapper à la porte à droite.) Monsieur Browdie !... monsieur Browdie...

JOHN, à l'intérieur.

Qui va là ?...

L'HOTE.

Peut-on entrer chez vous ?

JOHN, ouvrant.

Les jolies femmes, toujours...

(Il veut l'embrasser.)

SCÈNE VII.

L'HOTESSE, JOHN.

L'HOTESSE.

Voyons, monsieur Browdie, finissez et écoutez-moi... on a oublié de vous dire, quand vous êtes rentré, que ce gros garçon qui est déjà venu deux fois vous demander, est encore revenu ce matin.

JOHN.

Encore ?...

L'HOTESSE.

Il dit qu'il loge chez le directeur du théâtre de... de... ah ! ma foi, j'ai oublié le nom.

JOHN.

Qui diable ! ça peut-il être ?... dites-lui, une fois pour toutes, qu'on me trouve toujours à l'heure du dîner.

L'HOTESSE.

Dites-le lui donc vous-même, car le voici.

(Prospectus paraît à la porte du fond, avec sa clarinette en sautoir et en costume de voyage.)

JOHN.

Prospectus... c'était toi !

PROSPECTUS, lui sautant au cou, à califourchon.

Eh ! oui, eh ! oui, eh ! oui, c'est moi, professeur.

(L'hôtesse sort.)

SCÈNE VIII.

JOHN, PROSPECTUS.

JOHN.

Mais viens donc, mon garçon. Et comment diable ! te trouves-tu à Londres ?... tu as donc pris la volée ?...

PROSPECTUS.

C'est-à-dire que c'est le maître d'école qui m'a reçu une... de volée !...

JOHN.

Une volée au maître d'école?... une volée au maître d'école!... qu'est-ce que tu m'apprends-là!

PROSPECTUS.

Allez, il en a des bleus... tout le monde s'en est mêlé?

JOHN, riant aux éclats.

On a rossé le maître d'école!... Ah!... ah!... le maître d'école qui rossait les autres!... ah! ah! ah! Prospectus, laisse-moi rire, mon garçon... ah! ah!... (Il tombe sur une chaise en se tenant les côtes.)

PROSPECTUS.

Riez, riez, professeur, je ne vous en empêche pas; allez, allez, et je n'ai pas besoin de me chatouiller, pour faire chorus avec vous...

(Il se met à rire aussi de l'autre côté du théâtre.)

JOHN, s'essayant les yeux.

Le maître d'école rossé par ses élèves!... ah! ah! ah! je ne me consolerais jamais de n'avoir pas été là...

PROSPECTUS.

Le fait est que le coup d'œil était récréatif!

JOHN, riant toujours.

Et toi! et toi, qu'est-ce que tu faisais, pendant ce temps-là?

PROSPECTUS.

Moi?... je regardais...

JOHN, allant à lui et sérieux.

Comment, mauvais musicien, tu n'as pas fait ta partie dans le morceau d'ensemble?

PROSPECTUS.

Ah! ce n'était pas l'envie qui me manquait; mais j'osais pas.

JOHN, très vite jusqu'à la fin.

Mais qu'est-ce qui a donc commencé la danse?

PROSPECTUS.

Le sous-maître!

JOHN.

Ah! bah! ce sournois-là?

PROSPECTUS.

A cause du petit...

JOHN.

Smike?

PROSPECTUS.

Que M. Squeers voulait assommer!

JOHN.

Et le sous-maître a pris sa défense?

PROSPECTUS.

Comme un lion!

JOHN.

Et il a rossé... Ah! c'est beau ça!... c'est beau!... et quand je le verrai...

PROSPECTUS.

Tiens, mais je ne me trompe pas... c'est lui!...

JOHN.

Lui?

(Nicolas paraît au fond, avec un paquet au bout d'un bâton.)

SCÈNE IX.

JOHN, NICOLAS, PROSPECTUS.

JOHN, courant à Nicolas.

Ah! laissez-moi vous embrasser, mon homme.

NICOLAS, étonné.

Monsieur!...

JOHN.

Ah! il n'y a pas à dire, faut que je vous embrasse!... (Il l'embrasse.) J'avais bien quelque chose contre vous... mais bah! tout est oublié... Avez-vous besoin d'argent?... tenez, voilà ma bourse!... d'une chambre pour vous reposer? voilà la mienne!... de deux poings, pour vous aider dans l'occasion?... les miens sont à votre service...

NICOLAS.

Mais, monsieur, qu'ai-je donc fait?...

JOHN, lui serrant la main.

Ce que vous avez fait?... ce que vous avez fait?... Vous avez rossé le maître d'école!... je ne vous dis que ça, et à présent, mon homme, c'est entre nous à la vie et à la mort!

NICOLAS.

De grand cœur, monsieur Browdie! car nous ne nous étions pas séparés très bon amis, et je vous jure que cela me faisait de la peine... Mais qui donc a pu vous instruire?

JOHN.

C'est Prospectus!

NICOLAS, étonné.

Prospectus?

PROSPECTUS.

Eh! oui, monsieur Nicolas, c'est moi. Ah! il s'en est passé de belles, après votre départ!... D'abord vous aviez laissé la porte ouverte... alors, ma foi, *decampaverot gentis*... nous avons tous fichu notre camp... toute l'école!...

JOHN, à Nicolas, avec ravissement.

Entendez-vous? toute l'école!...

(Il se frotte les mains.)

PROSPECTUS.

Pas un n'est resté... les élèves ont tout raconté à leurs parents...

JOHN.

Et ils avaient de quoi raconter!...

PROSPECTUS.

Les coups, les médecines... apéritives! alors vous pensez... les pareus se sont révoltés, à leur tour; on voulait tuer le maître d'école... les uns proposaient de le pendre... les autres préféraient le brûler... Quand j'ai vu ça, je me suis dit: J'ai un bon parent à Londres, directeur d'un fameux théâtre, dans les faubourgs... j'ai pris mes jambes et ma clarinette à mon cou... je me suis sauvé, et me voilà!...

NICOLAS, qui a écouté avec l'anxiété la plus vive.

Et Smike, Smike, qu'est-il devenu?

PROSPECTUS.

Tiens !... vous m'y faites penser !... je ne l'ai pas vu dans la bagarre... Quant au maître d'école, disparu... complètement disparu, et je ne crois pas qu'on le revoie de sitôt.

JOHN.

Bon voyage !... ah ! ah !... la bonne histoire !... la bonne histoire !... c'est la meilleure que j'aie entendue de ma vie !

NICOLAS.

Oh ! Dieu est juste ! puisqu'il n'a pas laissé impunie l'infamie de cet homme !

JOHN.

Ah ! ça, vous devez être fatigué, mon homme, voilà ma clé... (Il le force à la prendre.) faites comme chez vous... moi, j'ai affaire au marclé... Prospectus va venir avec moi... (A Prospectus.) Tu verras mes boeufs comme ils sont gentils !... Sur-tout, n'oubliez pas que nous soupous ensemble... Ah ! je n'entends pas raison là-dessus !... (D'un air malin.) Et nous boirons à la santé... du dos du maître d'école... ah ! ah !...

(Il s'en va, en riant bruyamment avec Prospectus.)

SCÈNE X.

NICOLAS, le regardant aller.

Brave garçon !... je l'avais mal jugé... Eh bien ! je ne suis pas si malheureux, puisque mon malheur m'a déjà valu un ami... Toute cette route à pied... l'inquiétude, la chaleur... je suis harassé... (Il s'assied à gauche.) Que va dire mon oncle, quand il saura ce qui s'est passé?... je n'ai pas osé me présenter d'abord chez lui !... il est si sévère !... Je veux écrire à Catherine... elle le préparera à mon retour... Pouvais-je laisser battre cet infortuné?... Non, non... ma conscience ne me reproche rien... ce que j'ai fait, je le ferais encore !... Malheureux enfant !... Oh ! c'eût été un crime de l'abandonner, si je n'avais laissé près de lui un ange qui le protégera... Madeleine, cette douce tâche que nous devons accomplir ensemble, je vous la lègue tout entière... ce lien, le seul peut-être qui doit nous unir, restera du moins entre nous... (Il ferme les yeux.) Mais le sommeil m'accable... et mes yeux se ferment malgré moi... Madeleine !... Smike !... (Il s'endort.)

SCÈNE XI.

NICOLAS, endormi, puis SMIKE.

(A peine Nicolas est-il endormi, qu'on voit arriver par la porte du fond le pauvre Smike, qui se glisse en

tremblant dans la salle de la laverne ; ses vêtements sont en désordre, ses traits pâles et altérés par la fatigue, ses souliers couverts de poussière ; il entre doucement, en regardant de tous côtés.)

SMIKE, avec crainte.

On ne m'a pas vu entrer... mais je suis sûr qu'il est ici... car au détour de la rue... (Il l'aperçoit et pousse un cri de joie.) Ah ! c'est lui !... j'avais si peur de l'avoir perdu !... (Avec désespoir.) Mais je suis fou !... il me chassera !... Ah ! s'il m'abandonne, s'il me dit : Va-t'en ! je m'en irai ; mais au premier fossé de la route, je me laisserai mourir !... et pourtant, il a toujours été si bon pour moi !... lui seul sur la terre a aimé le pauvre Smike, lui seul s'est jeté au devant des coups qui allaient déchirer son corps !... (Avec élan.) Oh ! le pauvre Smike ne l'oubliera jamais.

(Il baise la main de Nicolas, le réveille, et n'ayant pas le temps de fuir, il reste tremblant à ses pieds.)

NICOLAS, l'apercevant et se frottant les yeux.

Est-ce un rêve?... Smike ?

SMIKE, avec la plus grande crainte et reculant.
C'est moi !...

NICOLAS.

Toi ?...

SMIKE.

Oh ! ne me chassez pas !

NICOLAS, très étonné.

Que fais-tu là ?... pourquoi t'agenouiller ?

SMIKE.

Pour vous demander pardon...

NICOLAS.

De quoi ?

SMIKE.

De vous avoir suivi !...

NICOLAS, avec un cri d'étonnement.

Tu m'as suivi ?

SMIKE, très vite et se rapprochant.

Depuis le moment où vous êtes parti ! Oh ! de loin... de bien loin... de peur que vous ne me renvoyiez, si je me montrais !... mais je ne vous perdais pas de vue ; quand vous vous arrêtiez, je m'arrêtai... et quand vous dormiez, j'arrivai et je priais... pour que Dieu me permit de ne plus vous quitter... (Se rapprochant toujours en se trainant à genoux.) Oh ! dites, le voulez-vous ?... voulez-vous que je reste avec vous... toujours ?... je n'ai besoin de rien... ces vêtements me suffiront... Tout ce que je vous demande, c'est de me souffrir... là, à vos côtés... toujours soumis, obéissant... comme ce pauvre chien que vous aimiez tant là-bas, et que vous caressiez... et si vous me permettez de vous aimer, de vous servir... oh ! le pauvre Smike sera bien heureux !... (Une pause.)

(En tremblant, il attend la réponse de Nicolas, qui, les yeux pleins de larmes, reste un moment sans pou-

Smike, Nicolas.

voir lui répondre. Mais bientôt, se levant avec impétuosité, il le relève vivement.)

NICOLAS, l'amenant sur le devant de la scène et les larmes aux yeux.

Toi, me servir!... toi, mon esclave!... pauvre enfant! je ne suis rien... je ne possède rien... Mais, quoi qu'il adienne, puisque le ciel t'envoie à moi, tu seras mon ami, tu seras mon frère!... Dans mes bras!... dans mes bras!...

(Il lui ouvre les bras, et Smike, après un moment d'hésitation, s'y précipite avec un cri de joie.)

SMIKE.

Oh! voyez... voyez mes larmes!... je ne sais pas m'exprimer... mais vous, vous me comprenez!

NICOLAS.

Désormais, nous ne nous quitterons plus!... (Il sonne, l'hôtesse paraît.) Madame l'hôtesse, M. Browdie, mon ami, m'a offert sa chambre, et voici sa clé...

L'HÔTESSE.

M. Browdie m'a prévenue...

NICOLAS, le faisant passer.

Veuillez donc y conduire cet enfant, le faire reposer, et lui donner tout ce dont il aura besoin.

(L'hôtesse s'éloigne.)

SMIKE, inquiet.

Mais vous?...

NICOLAS.

Moi, je reste ici...

SMIKE.

Pourquoi?

NICOLAS.

J'ai à écrire!...

SMIKE.

Vous restez là?...

NICOLAS, le rassurant.

Certainement!

SMIKE, avec hésitation.

Et je ne vous quitterai plus?

NICOLAS.

Ne te l'ai-je pas dit?

SMIKE.

Oui, mais j'ai besoin de l'entendre encore... je n'ose y croire!...

NICOLAS.

Cela est... dors tranquille!...

SMIKE, sautant de joie et frappant ses mains comme un enfant.

Oh! que je suis heureux!... que je suis heureux!

(Il entre avec l'hôtesse dans la chambre de John Browdie.)

SCÈNE XII.

NICOLAS, L'HÔTESSE, puis CLARENDON et ses amis.

NICOLAS.

Excellente petite créature!... Écrivons à ma sœur!... (Il s'assied et écrit à gauche.)

CLARENDON, très gai.

Allons, mylords, puisque le souper se fait attendre, attendons-le joyeusement. Holà! des dés, des cartes et du claret.

(Ils s'installent autour d'une table, à droite, et on les sert.)

UN LORD.

Ah! ça, est-ce une mystification que vous avez voulu nous faire, Clarendon?... soupçons-nous réellement avec le roi des usuriers?

CLARENDON.

Certainement!... sans parler d'une autre surprise que je vous ménage... devinez?

UN LORD.

Il va nous prêter de l'argent à tous sans intérêt!...

CLARENDON.

Ah! je ne suis pas magicien!... mais j'ai parié avec vous que je triompherais de la petite Catherine!...

NICOLAS.

Catherine?...

(Il s'interrompt et les regarde.)

UN LORD.

Eh bien?...

CLARENDON.

Et pas plus tard que ce soir, je gagnerai mon pari, car elle vient souper avec nous?...

(Nicolas se lève et va vers eux.)

UN LORD.

La nièce de Ralph!... c'est donc lui qui l'amènera?

CLARENDON.

Voilà la surprise que je vous ménageais.

(Nicolas doit se trouver derrière Clarendon.)

NICOLAS, avec fermeté.

Quel est celui de vous qui s'est flatté d'avoir ce soir à sa table la nièce de M. Ralph Nickleby?...

CLARENDON, tournant la tête.

Tiens... d'où sort-il celui-là?

NICOLAS.

Répondez?

CLARENDON.

Eh bien! c'est moi!

NICOLAS, ferme.

Votre nom?..

CLARENDON, légèrement.

Ah! mais dites donc, vous êtes bien curieux, l'ami!

NICOLAS.

Votre nom, vous dis-je ?

CLARENDON, avec l'impertinence d'un grand seigneur.

Pourquoi faire ?

NICOLAS.

Pour vous demander raison de votre insolence !

CLARENDON.

Voilà qui devient plus drôle !

NICOLAS.

Voulez-vous me dire votre nom ?

CLARENDON.

Et s'il ne me plaît pas à moi de vous le dire ?...

UN GARÇON, entrant.

Mylord...

NICOLAS, au garçon en montrant le comte.

Le nom de monsieur ?...

CLARENDON, au garçon qui va parler.

Tom !... je te défends !...

NICOLAS.

Je saurai bien vous forcer à parler.

CLARENDON, souriant.

Je ne serais pas fâché de voir comment.

(Il se lève et passe.)*

NICOLAS, furieux.

Je m'attache à vous, et dussiez-vous rester ici la nuit entière, je ne vous quitte pas, avant de savoir qui vous êtes...

LE GARÇON.

Mylord est servi !

CLARENDON.

Messieurs, à table !

NICOLAS, courant au fond.

Vous ne sortirez pas !

UN LORD.

Ah ! c'est trop fort !... il faut le faire jeter à la porte.

NICOLAS, se croisant les bras.

Essayez !

CLARENDON, s'interposant.

Messieurs !... messieurs !... je vous prie... cela ne regarde que moi... laissez-moi m'expliquer avec ce jeune homme, il m'intéresse ; c'est peut-être quelque amoureux... rebuté... on lui doit des égards... Voyons... (Négligemment.) jeune voyageur, de quoi vous plaignez-vous ? j'ai dit... que j'attendais ici, à souper... la petite Catherine... eh bien ! je le répète.

NICOLAS.

Alors, vous en avez menti !

(En ce moment, Ralph paraît, donnant le bras à Catherine.)

* Les seigneurs, Nicolas, Clarendon.

NICOLAS NICKLEBY.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RALPH, CATHERINE, NICOLAS.

CLARENDON, riant.

Ah ! pour le coup, voilà ce qui s'appelle jouer de malheur !... lequel a menti de nous deux ?

(Tous les seigneurs éclatent de rire.)

NICOLAS, pétrifié.

Ma sœur !...

CATHERINE.

Mon frère !... (Elle court à lui.)

CLARENDON.

Son frère !... Ah ! c'était le frère !

(Il rit avec ses amis.)

RALPH, sévèrement.

Vous ici, monsieur !... Comment ! avez-vous osé quitter la maison de M. Squeers, sans ma permission ?...

NICOLAS.

J'ai bien fait de la quitter, mon oncle, puisque j'arrive à temps pour empêcher qu'on n'insulte ma sœur !...

CLARENDON.

Ah ! c'est votre neveu, Ralph !... vous pouvez vous flatter de l'avoir bien mal élevé.

RALPH, plus sévèrement.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?... auriez-vous osé manquer de respect à l'honorable mylord Clarendon ?

NICOLAS, à part.

Grand Dieu !... le père de Madeleine !...

(Un silence.)

CLARENDON, froilement.

Eh bien ! à présent, vous savez mon nom ? qu'avez-vous encore à dire ?...

NICOLAS, avec noblesse.

J'ai à dire, mylord, que c'est le plus beau nom... de l'Angleterre !... mais que vous le déshonorez !

(Clarendon sourit.)

LES LORDS.

Insolent !...

RALPH, à Clarendon, vivement.

Mylord, il vous fera des excuses...

NICOLAS, à part.

O Madeleine, pardonnez !... mais j'ai vengé ma sœur !...

CLARENDON.

Messieurs, allons nous mettre à table... si toutefois monsieur Nickleby, (Appuyant.) neveu, daigne bien nous le permettre ?... Ralph, je compte toujours sur toi et sur la belle Catherine... (Appuyant.) n'oublie pas... et sur la belle Catherine !

(Il sort en riant avec les seigneurs, par la droite.)

SCÈNE XIV.

RALPH, CATHERINE, NICOLAS.

NICOLAS, à Ralph, en frémissant.

Comment, vous entendez toutes leurs insolences, et vous ne dites rien?... Mais c'est donc vrai, mon Dieu!... ces hommes ont le droit de mépriser, d'outrager ma sœur... Ah! je vous aurais pardonné de m'avoir envoyé chez cet infame... que vous connaissiez bien, je le vois à présent... mais laisser flétrir le nom que portait ma mère, laisser insulter ma sœur, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais!

RALPH, froidement.

Vous avez fini!... j'en suis bien aise... Catherine, donnez-moi le bras.

NICOLAS, la faisant passer.

Catherine restera auprès de moi!

RALPH.

Qu'osez-vous dire?...

(Toute cette fin très vite et très chèrement.)

NICOLAS.

Que vous n'avez pas su la protéger, et que c'est moi qui la protégerai désormais, car elle n'est plus en sûreté avec vous...

RALPH.

Oubliez-vous que les lois m'ont nommé son tuteur?

NICOLAS.

Votre lâcheté vous a rendu indigne de ce titre!

RALPH.

Je dirai mes droits!

NICOLAS, vivement.

Et moi, vos infamies!

CATHERINE, se jetant entre eux.

O Nicolas! c'est notre oncle!...*

NICOLAS.

Non, cet homme n'est plus rien pour moi... je lui défends de m'appeler son neveu!...

RALPH.

Misérable!

CATHERINE, s'opposant à Nicolas qui marche sur Ralph.

Ah! par pitié!...

NICOLAS, indiquant la porte du fond.

Sortez, monsieur, sortez!... car je pourrais oublier tout à fait que vous êtes le frère de ma mère! sortez!...

(Il reste la tête haute et le bras indiquant la porte.)

RALPH.

Catherine, une dernière fois, voulez-vous me suivre?... (Silence.) Vous refusez!... eh bien! vous connaîtrez ce que c'est que la vie sans soutien, sans appui, sans famille!... et à dater de ce jour, je vous renie tous les deux, et je vous abandonne à la misère!...

* Ralph, Catherine, Nicolas.

SCÈNE XV.

NICOLAS, CATHERINE.

CATHERINE, appuyée sur son frère.

O mon frère!... qu'allons-nous devenir?... tu ne sais pas ce que c'est que sa colère.

NICOLAS, descendant.

Eh bien! nous souffrirons, s'il le faut; mais nous ne porterons pas sa honte, en vivant de ses bienfaits...

SMIKE, entr'ouvrant la porte et ne montrant que sa tête.

Est-il parti?...

CATHERINE.

Quel est cet enfant?...

NICOLAS, tenant SMIKE par la main.

C'est SMIKE, Catherine!...

CATHERINE.

Ce pauvre SMIKE?

NICOLAS.

Dont je te parlais toujours dans mes lettres.

SMIKE, la contemplant avec bonheur.

Votre sœur!...

NICOLAS.

Il n'a plus que nous au monde!

CATHERINE.

Nous l'aimerons pour tous.

NICOLAS, entre eux deux.

Oui, aime-le bien, Catherine... aimez-vous bien tous deux... car désormais vous serez confondus dans mon cœur, et je jure de ne jamais me séparer de vous!

CATHERINE, tendant la main à SMIKE.

Frère!...

SMIKE, lui serrant la main avec ravissement.

Sœur!...

(Ils s'agenouillent tous deux, Nicolas se découvre.)

NICOLAS.

Mon Dieu! qui me chargez de cette sainte mission, vous me donnerez de la force et du courage pour l'accomplir!... mon Dieu! vous n'abandonnerez pas trois pauvres orphelins!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JOHN, accourant précipitamment.

JOHN.

Ah! mon homme... devinez qui descend de voiture à l'instant?... le maître d'école!

SMIKE, courant à Nicolas.

Le maître d'école?

JOHN, très vite.
Smike, ici !... (Courant au fond.) Ah ! mais, filez vite alors, car il donne son signalement au constable...

NICOLAS, à Catherine et à Smike.
Venez !...

(Ils se dirigent vers le fond.)

JOHN, du fond.
Arrêtez !... il monte l'escalier... (Leur indiquant

la gauche.) Par-là... par ma chambre !... il y a une autre sortie !

NICOLAS, tenant Catherine et Smike.
Venez donc !... mon courage ne faillira pas à la première épreuve.

(Ils sortent par la droite.)

JOHN, se croisant les bras et appuyé sur son bâton.
Et moi, je vais recevoir le maître d'école !

ACTE TROISIÈME.

Intérieur du logement de Nicolas, attenant à un théâtre de la banlieue de Londres. A gauche, premier plan, porte de la chambre de Nicolas ; du même côté, balcon en dehors donnant sur la Tamse ; au fond, antichambre communiquant d'un côté avec le théâtre, de l'autre avec l'extérieur. A droite, premier plan, petite porte donnant à l'extérieur sur une ruelle. — Deuxième plan, chambre de Catherine : canapé, table, fauteuils ; ameublement très modeste.

SCÈNE I.

NICOLAS, écrivant à une table ; CATHERINE, SMIKE, à genoux devant Catherine, qui semble avoir interrompu son ouvrage, pour le faire répéter.

CATHERINE, le livre à la main.
Qu'est-ce qui appelle si haut ?...

SMIKE, répétant.
Qu'est-ce qui appelle si haut ?...

(On frappe à la porte du fond.)

CATHERINE.
C'est mieux... encore une fois... qu'est-ce qui appelle si haut ?...

NICOLAS.
Mais c'est Prospectus ! tu n'entends donc pas ?...

CATHERINE.
Mais, mon frère, c'est un rôle que je fais répéter à Smike.

NICOLAS.
Fort inutilement... et tu me troubles !...
(On frappe de nouveau à la porte communiquant avec le théâtre.)

PROSPECTUS, du dehors.
C'est moi, monsieur Nicolas... mon cousin m'envoie savoir si vous êtes bientôt prêt ?

NICOLAS.
Pas encore, je finis le prologue que j'apprends en même temps... Mais entre donc, mou garçon, entre donc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PROSPECTUS.

PROSPECTUS, entrant.

Tiens, tiens, vous voilà tous bien tranquillement à travailler... c'est gentil !... ça fait tableau,

comme dit mon cousin, le directeur de spectacle... Comme c'est heureux tout de même... il faut que juste il ait besoin d'un auteur et d'un acteur, et voilà qu'il se trouve que vous faites des vers très bien, et que vous les récitez encore mieux !... Ce que j'en dis, c'est pas que je m'en mêle... car, Dieu merci ! pour ma part, je ne manque pas d'ouvrage ici ; dans les entr'actes, jouer de la clarinette... et pendant la pièce, avoir l'œil sur toutes les chandelles... Mon cousin est un brave homme ; mais il n'entend pas raison sur ses chandelles... il faut qu'elles soient bien mouchées... (A Nicolas qui travaille, sans l'écouter.) Ne vous dérangez pas, monsieur Nicolas, ne vous dérangez pas... Et vous, mam'zelle Catherine, qu'est-ce que vous faites donc là ?...

(Il s'approche de Catherine.)

CATHERINE.

Vous voyez bien... c'est pour un costume.

PROSPECTUS.

Ah ! c'est juste... c'est votre partie ça, et mon cousin dit que vous avez des doigts de fée... (Prenant la toque à laquelle travaille Catherine.) En voilà une toque un peu panachée... (Il se coiffe avec.) Qu'est-ce qui ne serait pas joli garçon avec ça !... Et Smike, qu'est-ce qu'il fait donc là ?...

SMIKE, qui pendant tout ce temps est resté, à genoux, à étudier, devant une chaise, en se bouchant les oreilles, se relève, et dit avec une joie enfantine.

J'apprends un rôle !...

PROSPECTUS, riant.

Toi, un rôle ?

SMIKE, courant à Nicolas.

N'est-ce pas, mon bon Nicolas, que tu me feras jouer un rôle avec toi ?...

NICOLAS, bas.

Disons comme lui, pour le contenter... (Haut.)
Oui, oui... mais plus tard...

SMIKE, sautant de joie.

(Le costume et le caractère de SMIKE sont tout à fait différents qu'aux deux premiers actes.)

Ah! quel bonheur!...

NICOLAS, se levant.

Tu es donc bien heureux avec nous?...

SMIKE.

Où! oui, je me sens bien là... et là... (Indiquant sa tête et son cœur.) Je pense!... et j'aime!...

(Il regarde Catherine.)

PROSPECTUS,

C'est comme moi, je souffle, je mange... et je ne pense pas!...

NICOLAS.

Les malheureux! quelle douce et noble créature ils ancantissaient!

CATHERINE.

Retrouverons-nous jamais sa famille?...

SMIKE.

Ma famille!... M'aimez-vous?... (Tous les deux lui tendent la main avec attendrissement.) Eh bien! ne la cherchez plus!...

SCÈNE III.

CATHERINE, NICOLAS, SMIKE, JOHN, PROSPECTUS.

(On entend rire joyeusement à l'extérieur.)

JOHN, en dehors.

Ah! que diable! je vous dis que je l'ai bien reconnu!...

PROSPECTUS,

C'est la voix de mon professeur!...

(John paraît.)

NICOLAS, allant avec lui, avec une grande joie.
John! mon bon John!...

JOHN, entrant.

Eh! parbleu! mon homme, je ne m'étais donc pas trompé!... c'est bien mon ami Nicolas!... (Regardant.) Tiens, vous voilà tous au grand complet, jusqu'à mon petit Patira!... Mais viens donc m'embrasser... tu n'as plus besoin de mon pudding, maintenant...

SMIKE, après l'avoir embrassé.

Sans les pauvres, j'oublierais qu'on peut avoir faim!

(Il reste entre eux.)

JOHN, tendant la main à Nicolas.

C'est toi qui lui apprendra cela?...

NICOLAS.

Et comment nous avez-vous découverts?... car je n'ai pu vous prévenir...

* Nicolas, SMIKE, Catherine, Prospectus.

JOHN.

Ah! voilà... hier, j' voulais m'amuser... je fis sur une affiche... plus grande... que SMIKE, l'annonce d'une tragédie en dix-sept tableaux... Je me dis: Bon! voilà mon affaire... je rirai pour mon argent... J'entre... la toile se lève... je voyais de grands costumes qui allaient... qui venaient... je ne riais pas trop... lorsque tout d'un coup, qu'est-ce que je vois entrer?... mon ami Nicolas!... Tu juges des yeux que je fais... je pousse du coude mon voisin de droite. (Il pousse Prospectus, qui s'en va à gauche.) Dites donc, mon homme, c'est mon ami Nicolas, qui entre là? — Non, monsieur, c'est Richard Brown!... voyez l'affiche... Au diable l'affiche... l'affiche!... Le héros parle... je pousse du genou mon voisin de gauche... (Même jeu avec Prospectus.) Mais c'est mon ami Nicolas! « Non, monsieur, me dit avec humeur un gros homme, l'affiche dit, Richard Brown!... » Et tout à l'heure le garçon, là, qui me disait encore: Richard Brown! eh! va donc te promener, Richard Brown!... je savais bien, moi, que c'était mon ami Nicolas!

NICOLAS, passant et lui serrant la main.

Et Richard Brown aussi, mon bon John! c'est le nom que j'ai pris, dans ce petit théâtre de banlieue, pour mieux dérouter toutes les poursuites...

JOHN.

Ah! ça mais, un appartement complet...

SMIKE, gâtement.

Oui; une chambre pour Nicolas et pour moi... (Montrant la porte du premier plan, à droite.) une autre pour miss Catherine... (Montrant la porte au deuxième plan, à gauche.)

JOHN.

Et un balcon?

SMIKE, sautant, en frappant des mains.
Sur la Tamise... que c'est beau!...

JOHN.

Vous êtes ici comme des petits rois!*

PROSPECTUS.

Des petits rois, sans quibus!... il n'y a que ça qui nous manque.

JOHN, à Nicolas.

Comment! est-ce que les recettes?...

NICOLAS.

Raisent... depuis qu'une entreprise voisine est venue nous faire concurrence.

JOHN.

Leurs acteurs sont peut-être plus forts?...

NICOLAS, risant.

Non; mais ils ont des amis... qui viennent tous les soirs les applaudir...

PROSPECTUS.

Des amis dévoués!

JOHN.

Eh bien! (Relève ses manches.) regarde-moi ça, mon homme... deux vraies épaules de mouton!...

* Prononcez: Brown.

** Catherine, SMIKE, Nicolas, John, Prospectus.

NICOLAS.

Que prétendez-vous?...

JOHN.

Faire travailler ça, ce soir, de la bonne manière... je suis un ami dévoué!...

NICOLAS.

Mais c'est impossible... seul!

JOHN, vivement.

D'abord, j'en veux quatre; puis, je fais une presse de marchands de bestiaux comme moi...

(Prospectus se frotte les mains.)

NICOLAS.

Mais vous ne savez pas où il faut...

JOHN.

J'applaudirai partout... on n'entendra que moi dans la salle... C'est convenu, c'est arrangé... (Il l'amène à gauche.)^{*)} Un mot des amours... moi, avec Jenny, ça va très bien, depuis que tu n'es plus là... Et toi, avec la duchesse... ta comtesse... ta pairresse... car tu donnes dans l'huppé, toi...

NICOLAS.

Ah! mon ami, je n'ai qu'une frayeur, c'est qu'elle apprenne ce que vous savez, depuis hier soir.

JOHN.

Quoi!... que tu es comédien? que tu as du talent, que tu fais des tragédies en dix-sept tableaux très bien... et que tu les joues encore mieux... il faudrait qu'elle fût joliment dégoutée...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GARÇON de théâtre.

UN GARÇON, entrant.

Un homme est là, qui demande monsieur Nicolas Nickleby.

NICOLAS.

Qui donc sait mon nom et peut me demander ici?

JOHN.

Le maître d'école, peut-être?...

SMIKE, avec effroi.

Le maître d'école?... Oh! Nicolas, ne me quitte pas!...

NICOLAS.

Sois tranquille, enfant, nous serons là pour te défendre... rentre dans cette chambre.

(Il le conduit à droite.)

PROSPECTUS.

Moi, je vas éteindre mes chandelles.

(Il sort par le côté du théâtre.)

CATHERINE.

Et moi, je cours chez l'ouvrière, pour hâter ton costume, qui n'arrive pas; pour être plus tôt revenue, je prends la petite ruelle.

(Elle descend par le petit escalier du premier plan, à droite.)

JOHN, au garçon de théâtre.

À présent, faites entrer.

* Catherine, Smike, Prospectus, Nicolas, John.

SCÈNE V.

NICOLAS, JOHN, BECKER.

BECKER, entrant.

Monsieur Nicolas Nickleby?

JOHN, à part.

Tiens!... ce n'est pas le maître d'école!...

BECKER.

Monsieur Nickleby!

NICOLAS.

C'est moi, monsieur, que me voulez-vous?

JOHN.

Pardon, monsieur... ce n'est pas la première fois que nous nous voyons?...

BECKER, l'examinant.

En effet, dans l'Yorkshire?...

JOHN.

Chez monsieur Squeers?...

BECKER.

J'en arrive depuis peu de jours... M. Squeers est en fuite... son école est fermée, on le dit à Londres, dans la plus grande misère, et j'ignore si une lettre que je lui ai écrite, depuis plus de deux mois, a pu lui parvenir.

JOHN, froidement.

Nous savons la déconfiture... Après?...

BECKER.

Monsieur Nickleby, vous avez été suivi par un enfant orphelin, du nom de Smike, qui, depuis dix ans, était dans cette école.

NICOLAS, vivement.

Que vous importe, monsieur?...

BECKER.

Cet enfant est ici, avec vous!... (Pause.)

JOHN, relevant ses manches.

Ah! ça, monsieur, seriez-vous par hasard un émissaire de M. Ralph?... nous ne les aimons pas d'abord!...

BECKER, souriant avec amertume.

M. Ralph!... n'a pas de plus grand ennemi que moi!

NICOLAS.

En attendant que vous m'en donniez des preuves, je dois vous déclarer une chose: l'enfant, vous ne le verrez pas.

BECKER.

Je ne demande pas à le voir.

JOHN.

Alors, qu'est-ce que vous demandez?

BECKER, à Nicolas.

Tenez, monsieur Nickleby, vous me faites l'effet d'un brave jeune homme!

JOHN, honteux.

C'est connu!...

BECKER.

Et vous, monsieur, d'un vigoureux compagnon...

JOHN.

Cela saute aux yeux... je n' suis pas poitrinaire.

BECKER.

Eh bien ! écoutez-moi !...

JOHN, se rapprochant.

De nos quatre oreilles !

BECKER.

Il s'agit d'une démarche, où je risque peut-être ma vie !... je vais jouer gros jeu, car je suis seul, et j'ai affaire à forte partie ; l'homme auquel je m'attaque est puissant... j'ai cru même déjà m'a-percevoir que mes pas étaient suivis ; mais contre l'ennemi qui me menaçait... j'ai une arme terrible déposée en lieu sûr...

NICOLAS, vivement.

Et laquelle ?

BECKER.

Ceci est mon secret.

JOHN.

Ah !... si vous questionnez beaucoup, vous ne répondez guère.

BECKER.

Je veux seulement savoir si, lorsque la justice aura à prononcer entre moi et cet homme, vous consentirez à faire paraître l'enfant, que vous protégez tous deux ?

NICOLAS, vivement.

La présence de cet enfant est donc indispensable ?

BECKER.

Oui, dans ce duel à mort, il est le plus intéressé... car, pour se débarrasser de lui... son ennemi ne reculerait pas devant un crime !

NICOLAS.

Un crime !... et comment ne l'a-t-il pas commis jusqu'ici ?

BECKER.

C'est qu'il le croit mort !... (Pause.)

NICOLAS, qui a consulté John de l'œil.

L'enfant paraîtra ; mais je l'accompagnerai !

JOHN.

Et moi aussi !

BECKER.

Rien ne s'y oppose !

NICOLAS.

Votre nom, monsieur ?

BECKER.

Becker.

NICOLAS, l'examinant avec attention.

Becker !... eh bien ! monsieur Becker, encore un mot ; je ne veux pas connaître votre secret ; mais quel est le motif qui vous détermine à tenir cette conduite ?...

BECKER, avec force.

La vengeance !... (Plus bas.) et la misère !

JOHN.

Voilà tout !

BECKER, avec hésitation.

Et le désir de réparer le mal que j'ai fait.

JOHN.

A la bonne heure !... Dès ce moment, je suis votre homme, et Nicolas n'a pas l'habitude de reculer.

BECKER, avec joie.

Vous doublez mon courage, je vais tenter une première démarche ; où vous retrouverai-je ?

NICOLAS.

Ici, toute la soirée.

JOHN.

Pour aujourd'hui... par état... nous y sommes tous les deux, à poste fixe.

BECKER.

Dans deux heures.

NICOLAS, descendant vers l'avant-scène.

Dans deux heures !

BECKER, avec embarras.

Messieurs, nous venons de faire un pacte d'alliance, et pourtant...

JOHN.

Il y manque la signature !

NICOLAS.

Si la poignée de main d'un honnête homme peut vous affermir dans la bonne route, où vous paraissez vouloir rentrer, prenez, monsieur...

JOHN, présentant l'autre main.

Et marchez sans crainte !

BECKER, avec émotion.

Merci, messieurs, merci... (A part.) A présent, à l'hôtel Clarendon...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

NICOLAS, JOHN. Ils regardent tous les deux aller Becker et gardent le silence pendant quelque temps.

NICOLAS.

Que dites-vous de tout cela, John ?

JOHN.

Que ce Becker me fait l'effet d'un demi-fripon... aux trois quarts intrigant... du reste, honnête homme.

NICOLAS.

Quel étrange mystère... (Une femme voilée paraît au fond.) Une femme !... (Il regarde John avec embarras.)

JOHN, bas.

Quelque paresse ! Ne te gêne pas, mon homme, je m'éclipse.*

(Il traverse, en se faisant petit et sort en faisant à la dame de grandes salutations. À peine John est-il parti, que Madeleine se découvre.)

* John, Nicolas, la femme voilée.

SCÈNE VII.

NICOLAS, MADELEINE.

NICOLAS, avec une joie mêlée de crainte.

Miss Madeleine... chez moi!

MADELEINE.

(Toute cette scène très vite et avec chaleur.)

Je suis depuis hier à Londres... et depuis hier seulement, j'ai su qu'un danger vous menaçait.

NICOLAS.

Oh! merci à ce danger, si je lui dois votre présence!

MADELEINE, vivement.

On veut vous enlever l'enfant que vous avez sauvé.

NICOLAS.

Quoi!... vous savez?...

MADELEINE.

Après votre départ, j'ai tout appris, et votre noble conduite m'a rendue fière... Mais aujourd'hui on en veut à votre liberté.

NICOLAS.

M'arrêter... ils n'oseraient pas!

MADELEINE, vivement.

Ils l'oseront! car votre oncle est puissant!

NICOLAS.

Mon oncle!

MADELEINE.

Ses agens ont découvert voire retraite...

NICOLAS.

Grand Dieu!

MADELEINE.

C'est par lui... c'est chez mon père que j'ai tout appris!... Il s'est déclaré le protecteur de M. Squeers, qui ne le quitte plus. Et aujourd'hui, cet enfant n'est qu'un prétexte... une arme, dont il se sert pour écraser en vous un rival!

NICOLAS, avec désespoir.

Un rival! lui!... et notre dernier asile découvert par cet homme... mais je saurai lui résister!

MADELEINE.

Toute résistance serait vaine; vous-même, vous le savez, les lois seraient contre vous... Il faut quitter Londres avec cet enfant, il faut fuir à l'instant même.

NICOLAS.

Je ne le puis!

MADELEINE.

Qui vous arrête!... De l'argent!... je vous en apporte... (Mouvement de Nicolas.) Oh!... me refuseriez-vous?... Lorsqu'il s'agit de cet enfant, tout n'est-il pas commun entre nous?

NICOLAS.

Oh! miss Madeleine, vous avez mal interprété ma pensée... pour sauver Smike, j'oserais profiter de vos offres généreuses; mais un motif d'hon-

neur, un motif que vous ne pouvez connaître, me retient à Londres!...

MADELEINE, avec étonnement.

Quel motif peut vous retenir, quand il s'agit de votre liberté!

NICOLAS.

Eh bien!... apprenez donc ce que je n'aurais jamais osé vous révéler...

(Catherine, tenant un paquet, rentre précipitamment.)

SCÈNE VIII.

NICOLAS, CATHERINE. En entrant, elle laisse son paquet ouvert, sur le canapé qui est près de la porte du fond. MADELEINE.

MADELEINE.

Quelqu'un!

NICOLAS.

Ma sœur!

CATHERINE.

Oh! protége-moi!

NICOLAS.

Qu'y a-t-il?

CATHERINE.

Là, dans la rue... on me poursuit...

(On entend rire.)

NICOLAS.

Quel est l'insolent?

CLARENDON, hors de la scène.

C'est par ici, c'est par ici...

MADELEINE, avec terreur.

Grand Dieu! la voix de mon père!

NICOLAS.

Ma sœur! sauvons miss Madeleine!

CATHERINE, à Madeleine.

Venez!... (Elle se dirige vers sa chambre, le comte paraît.) Il n'est plus temps...

(Madeleine fait un pas vers le balcon.)

SCÈNE IX.

NICOLAS, CLARENDON, CATHERINE, MADELEINE, près du balcon.

CLARENDON, entrant, en voyant d'abord Catherine.

Enfin!... je vous tiens!... Dieu! ma fille!!

MADELEINE.

Mon père! écoutez-moi!

CLARENDON.

Ma fille dans cette chambre!... Mais où donc sommes-nous ici?

SCÈNE X.

CATHERINE, NICOLAS, CLARENDON, MADELEINE, RALPH, entrant, et restant au fond.

RALPH.

Chez M. Richard Brown, le comédien !

NICOLAS, remontant.

Monsieur, qui vous a donné le droit d'entrer ici ? *

CLARENDON.

Ma fille chez un comédien !

MADELEINE, à part.

Lui ! comédien !

RALPH.

Vous l'ignorez, miss Madeleine ?... En croirez-vous vos yeux ? Tenez... (Il montre le costume étalé sur le canapé.) Voilà le costume de Roméo, la toque de Roméo !... le manteau de Roméo !... qu'il va jouer ce soir, à la plus grande satisfaction des faubourgs de Londres.

CLARENDON, furieux, et entraînant sa fille.

Ce n'est pas ici votre place... miss, venez !...

NICOLAS, se plaçant devant lui.

Arrêtez monsieur le comte !... vous avez entendu l'accusation, vous écoutez la défense !... **

CLARENDON.

Eh ! que m'importe ? (Mouvement pour sortir.)

NICOLAS, suppliant.

Oh ! mylord... vous m'entendez... (Regardant Ralph, qui est descendu à l'avant-scène de droite.) Je devine maintenant le hasard, ou plutôt la main perfide qui vous a conduit ici... à votre insu... Cet homme, mon ennemi mortel, depuis que j'ai arraché ma sœur à ses odieux calculs, a voulu m'humilier à vos yeux et à ceux de votre noble fille !... Eh bien ! oui, mylord, je suis comédien !... et j'en suis fier !... je suis comédien !... mais vous êtes père, vous !... et votre cœur me comprendra... Tenez... (Il court vivement à la porte de droite l'ouvre et amène par la main, Simka, que le comte regarde toujours jusqu'à la fin du couplet.) Regardez cet enfant !... cet enfant, ou le martyrisme à mes yeux ! et il fallait l'arracher à ses bourreaux... (Avec entraînement.) Mon cœur, qui assignait de le voir... s'entendit avec celui d'un ange... oui, mylord, celui de votre noble fille... Mais le jour où je le sauvais, il me fallait aussi sauver ma sœur des pièges de cet homme... tous deux me demandaient du pain !... et je n'en avais pas... (Pleurant.) Oh ! mylord, pas de pain !... Alors, je les pris par la main... je frappai à toutes les portes... je demandai du travail à tout le monde !... ici seulement, je trouvai des cœurs nobles et généreux ; ici seulement, on nous dit : Entrez et partagez !...

* Catherine, Nicolas, Ralph, Clarendon, Madeleine.

** Ralph, Nicolas, Clarendon, Madeleine.

Et j'ai dit alors à ces deux enfans : Je travaillerai !... je vous nourrirai... et je ne vous abandonnerai jamais !... (Il tombe sur un fauteuil en embrassant les deux enfans, et suffoqué par ses larmes.) Et à présent, mylord, avais-je tort de vous dire que j'étais fier d'être comédien !... *

LE COMTE, vivement ému, à sa fille.

Madeleine... vous avez protégé cet enfant... vous avez bien fait !... (Il lui donne la main.) Monsieur Nickleby, vous voyez mes larmes... c'est que j'avais un fils !... un fils qui aurait l'âge de cet enfant !... et je ne suis pas maître de mon émotion. (D'une voix altérée par les larmes.) Ce matin, j'ai insulté votre sœur... j'avais tort... pardon, monsieur, pardon...

(Il lui tend la main.)

NICOLAS, lui prenant la main avec la plus vive émotion.

Oh ! mylord !...

RALPH, à part.

Tout cela tournerait-il contre moi !... ce misérable triompherait encore !...

(On entend une sonnette à l'intérieur.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PROSPECTUS, JOHN.

PROSPECTUS.

Monsieur Nicolas, monsieur Nicolas, êtes-vous prêt ?... on va commencer.

JOHN, à l'oreille de Nicolas.

Et les amis dévoués sont là... chut ! (Haut.) Tiens... tout ce monde !...

NICOLAS, avec respect.

Pardon, mylord, si je vous quitte, mais mon devoir m'appelle.

CLARENDON.

Allez, monsieur, allez... mais nous nous reverrons, car vous êtes un noble cœur !

JOHN, à Nicolas qui remonte avec lui.

C'est donc un vrai mylord !... et moi qui l'avais pris pour un costume ! (Ils sortent.)

PROSPECTUS.

Et puis, voici un billet qu'un domestique vient d'apporter pour mylord Clarendon... il paraît que c'est très pressé.

CLARENDON.

Pour moi... ici... donner. (Pendant qu'il lit à voix basse, la plus grande joie anime son visage.) Grand Dieu ! qu'ai-je lu !... à moi ! à moi !... un pareil bonheur !... oh ! c'est impossible !

RALPH, à part.

Qu'a-t-il donc ?

MADELEINE, s'avancant.

(On l'avez-vous, mon père ?...)

* Ralph, Catherine, Nicolas, Simka, le Comte, Madeleine.

CLARENDON, très agité, à sa fille.

Plus tard... mais laissez-moi... laissez-moi seul !

(Madeleine entre chez Catherine avec Smike; Ralph va pour sortir.)

CLARENDON, s'avancant vivement.

Ralph! restez!... je n'ai jamais eu plus besoin de vous.

(A partir de ce moment, le rôle de Clarendon change complètement.)

RALPH, à part, avec joie.

Ah! je ressaisis ma puissance!

SCÈNE XII.

RALPH, CLARENDON.

CLARENDON, vivement.

Ralph, il me faut de l'argent!... à l'instant même!

RALPH, très froid pendant la première partie.
Mais, mylord!

CLARENDON, avec feu.

Ah! prenez-moi cent pour cent!... ruinez-moi, s'il le faut, mais trouvez-moi de l'argent!... il y va de mon bonheur! de ma vie!...

RALPH.

Mylord, je le dis à regret, mais c'est impossible! car vous ne possédez plus rien.

LE COMTE, étourdi.

Rien!...

RALPH, avec calme.

Absolument rien... ne m'avez-vous pas vendu vos domaines de l'Yorkshire?

CLARENDON, dont l'état d'agitation va toujours croissant.

C'est vrai!...

RALPH.

Vos houillères du Northumberland?

CLARENDON.

Oh! c'est vrai!...

RALPH.

Votre terre de Richemond?

CLARENDON.

C'est vrai! mon Dieu!...

RALPH.

Vous m'avez engagé votre hôtel lui-même... vos pierreries, et jusqu'à votre couronne de comte!...

CLARENDON.

Quoi!... tout dévoré!... tout englouti!...

RALPH.

Voici la liste exacte des biens... qui ne sont plus à vous.

CLARENDON, la parcourant avec désespoir.

Rien, rien!... quand je voudrais avoir tous les trésors de la terre!... oh! mais c'est affreux!...

NICOLAS NUCKLEBY.

(Suppliant.) Ralph, vous devez trouver quelque moyen.

RALPH, très calme.

Il vous en reste un seul.

CLARENDON, avec boulever et lui prenant presque la main.

Ah! vous me sauvez!... voyons... parlez vite!

RALPH, toujours aussi calme.

Tous ces biens, je puis vous les rendre... je puis y ajouter de nouvelles largesses...

CLARENDON, vivement.

Et comment?...

RALPH, avec intention.

Vous avez obtenu que votre pairie passerait sur la tête de l'époux de votre fille...

CLARENDON.

Eh bien!... je ne comprends pas!...

RALPH, appuyant sur chaque mot.

Vous avez besoin d'or... j'ai besoin, moi, d'un titre... et je viens vous demander la main de miss Madeleine Clarendon!

CLARENDON, poussant en cri d'indignation.

Misérable!... (Il reste un moment pétrifié de tant d'audace.) Ma fille!... ma fille à toi!... Ah! je vois tout maintenant... je vois pourquoi tu cédaux toujours à mes désirs... pourquoi tu voulais me dépouiller!... tu voulais m'amener là... Ma fille à toi!... (Criant avec ironie.) Ralph l'usurier, lord du parlement!... Ralph le voleur!... pair d'Angleterre!...

RALPH, avec colère.

Mylord!...

CLARENDON, avec hauteur.

Monsieur le marquis de l'usure, il y a dans nos races une qualité... ou un vice... qui survit à tout, l'orgueil!

RALPH, se redressant et changeant de ton.

A bas vos grands airs!... à présent, les rôles sont changés... et le maître ici, c'est moi... (Stupéfaction du comte.) Oui, le jour où tu m'as flétri du nom de valet, je me dis: J'aurai sa fortune, sa puissance, sa liberté dans ma main... et quand tout cela sera fait, j'aurai ma revanche!... Tout cela est fait!... Une dernière fois, mylord, voulez-vous m'accorder la main de miss Clarendon? répondez!

CLARENDON, à mi-voix.

Je n'ai qu'un mot à te répondre!... vil coquin!... je te méprise!...

RALPH.

Et moi, je me laverai de vos mépris!... Voyez-vous ces actes, ces papiers, ces lettres de change que vous croyez aux mains d'étrangers? c'est moi qui les ai tous!... et demain je vous fais chasser de votre hôtel!

CLARENDON, hors de lui.

Misérable!

RALPH.

Gentilhomme tombé, je poserai ta couronne de comte sur ma tête !

CLARENDON.

Infâme !

RALPH.

Ton titre de lord, tu le signeras sur un écrou.

CLARENDON.

Vil gredin !

RALPH.

Ton hôtel, je l'afficherai à tous les coins de Londres... et toi, je te ferai pourrir en prison !

CLARENDON, suffoquant.

Ah ! ah ! j'étouffe !...

RALPH, le prenant par le bras.

Tu m'as humilié... je t'écraserai !... tu m'as souffleté de tes mépris, je t'agenouillera devant moi !

(Il le fait tomber sur le fauteuil.)

CLARENDON, étendu sur son fauteuil et pouvant à peine parler.

Non, non !... car je te brave encore !... de cette prison... où tu peux me jeter !... sur cette paille, où tu me feras mourir... Moi, d'un mot, je puis te rejeter dans la boue d'où tu es sorti !... d'un mot, je me venge de toi !... (Se levant à demi et avec force.) Mon fils, entends-tu bien... mon fils !... il existe !...

(Tableau.)

RALPH, frappé comme d'un coup de foudre, perd tout à fait son sangfroid.

Ton fils existe !...

CLARENDON.

Cette lettre... (Il la couvre de baisers.) (Oh ! béni soit celui qui l'a écrite !) cette lettre me l'assure !

RALPH, se précipitant sur lui.

Cette lettre !... (Il veut la lui arracher.) je l'aurai !...

CLARENDON, d'une voix éteinte et luttant pour la garder.

A moi !... au secours !... Madeleine !... (Après une courte lutte, où le comte ne fait entendre que ces exclamations : *Ah ! le scélérat !... il m'a tué !... je suis mort !*... Ralph s'empare de la lettre, et repousse le comte, qui tombe sans mouvement sur le fauteuil. Catherine entre aux cris du comte.)

CATHERINE.

Qu'y a-t-il donc ?... Grand Dieu ! le comte !...

RALPH.

Vite, des secours !... un médecin !... le comte se meurt !

MADELEINE, sortant de la même chambre.

Mon père !...

(Des garçons de théâtre accourus au bruit, par le fond, avec Prospectus, aident le comte, mourant, à entrer dans la chambre de Nicolas, à gauche, premier plan. Pendant quelque temps, un grand mouvement règne au fond du théâtre.)

SCÈNE XIII.

RALPH, resté seul et avec la plus grande agitation.

Lisons ce billet : Becker !... le misérable !... (Il lit.) « Votre fils existe !... je puis vous en donner les preuves et vous le rendre... » (Parié.) Cet enfant existerait !... cet enfant, dont j'ai payé la mort, sortirait de la tombe !... pour venir m'arracher... Oh ! non... c'est un mensonge de ce Becker !... (Continuant très vite.) « Vous le rendre... mais à une condition que je ne puis dire qu'à vous seul... » De l'argent !... (Lisant.) « J'attendrai, à l'hôtel des Armes du Roi, la réponse de votre seigneurie. » (Parié, avec rage.) La réponse !... ah ! c'est moi qui te la porterai !... mais maintenant que le comte a lu ce billet... il peut parler !... révéler à tous... à miss Madeleine !... Oh ! que faire... que faire !... Et Squeers, Squeers qui n'arrive pas !... lorsque j'ai tant besoin de lui... Ah ! le voici !...

(Pendant ce monologue, on a vu un médecin, amené par Prospectus, aller à la chambre où est le comte.)

SCÈNE XIV.

SQUEERS ; il entre mystérieusement par la petite porte à droite, en costume très rapé ; RALPH.

SQUEERS, mystérieusement.

Voici l'ordre pour arrêter mon assassin !...

(Il lui remet un papier.)

RALPH, le prenant.

C'est bien !

SQUEERS.

Le constable est averti... il sera ici dans cinq petites minutes.

RALPH, regardant toujours la chambre du comte.

C'est bien... ne vous éloignez pas... Mais moi, je ne puis vivre dans cette horrible incertitude... (A part.) Il faut que je voie, il faut que je sois près de lui !...

(Il court à la chambre où est le comte et entre.)

SCÈNE XV.

SQUEERS, seul, et regardant de tous côtés.

Oh ! que non !... que je ne m'éloignerai pas... le loup ravisseur est ici... l'agneau ne peut être loin... (Allant à la petite porte.) Mes hommes sont là !... c'est bien... (Il redescend la scène.) Cette lettre me fait savoir que ma fortune est faite, si je puis représenter mon chérubin adoré, le quinze de ce mois, à la laverne des Armes du Roi... Mais

c'est dans trois jours, le quinze!... la lettre est arriérée... la poste est si inexacte pour ceux qui n'ont pas de domicile fixe, comme moi... et les ports de lettres sont si chers pour un pauvre homme de lettres... ruiné par les révolutions... Oh! viens donc, Smike, viens donc que je te voie, mon chéri!... que je te serre dans mes bras... les doigts me brûlent!

(Smike sort galment et en courant de la chambre de Catherine.)

SCÈNE XVI.

SMIKE, SQUEERS.

SMIKE.

Catherine!... Catherine!...

(Ses yeux rencontrent ceux de Squeers, et il pousse un cri.)

SQUEERS, avec joie.

Oh!...

(Les genoux de Smike fléchissent devant Squeers, qui ne s'approche d'abord que lentement, comme s'il voulait le fasciner.)

SQUEERS.

Ah! te voilà!... te voilà!... la joie m'étouffe... Eh bien! tu ne voles pas dans mes bras? tu ne viens pas m'embrasser?... (Smike se relève pour fuir par le fond; mais Squeers l'a prévenu, en courant se mettre devant la porte.) Ah! non, non... plus d'escapade!... je t'ai retrouvé, je te garde!... (L'enfant terrifié a couru pour s'échapper vers la porte du premier plan, à droite; mais à peine l'a-t-il ouverte que deux mendians paraissent, et Smike, poussant un cri, tombe sans mouvement.) A moi, vous autres!... et coffrez-moi ce cher bijou!... (Les deux mendians enlèvent l'enfant et l'emportent.) Et d'un! maintenant, au tour de mon assassin!...

(Pendant qu'il a dit ces mots, John est sorti de la porte du théâtre. Quand Squeers remonte, il trouve John nez à nez.)

SCÈNE XVII.

JOHN, SQUEERS.

JOHN, lui faisant faire le tour du théâtre.

Qu'est-ce que vous voulez faire ici, vous?... qu'est-ce que vous voulez, vous?... qu'est-ce que vous demandez, maître d'école du diable?...

SQUEERS.

Mais, monsieur John...

JOHN, relevant ses manches.

Vous ne savez donc pas que je suis le chef des amis dévoués, ici?

SQUEERS.

Comment!... comment!... entendons-nous!

JOHN, le faisant toujours reculer devant lui.

Et que si vous ne filez pas... je fais mon apprentissage sur votre dos.

SQUEERS.

Mais, mon bon monsieur John...

JOHN, le menaçant et criant.

Allez-vous-en!

SQUEERS.

Mais par où?...

JOHN.

Allez-vous-en!...

SQUEERS, montrant le balcon.

Par la Tamise donc?...

JOHN.

Par le diable! ça m'est égal!... (John, sans s'en apercevoir, a fait reculer Squeers jusqu'au balcon; Squeers épouvanté saute par dessus. John pousse un cri d'étonnement.) Ah! le saut périlleux!... son ancien métier... (Il court à la fenêtre.) Tiens! voilà qu'on le repêche!... il en sera quitte pour un bain froid!...

SCÈNE XVIII.

JOHN, au balcon, CATHERINE, entrant par la ruelle.

CATHERINE.

Au secours!... au secours!

JOHN, se retournant vivement.

Qu'y a-t-il?

CATHERINE.

Smike!... Smike!... on l'entraîne!...

(Elle montre la porte à droite, et tombe sur le fauteuil qui est près de la table.)

JOHN.

Smike, grand Dieu!...

NICOLAS, arrivant du fond.

Quels sont ces cris... ma sœur?

(Il soutient Catherine avec John. Un constable arrive par le fond, avec deux agents de police.)

LE CONSTABLE.

M. Nickleby?

NICOLAS.

Que demandez-vous, messieurs?

RALPH, sortant de la chambre du comte, en montrant Nicolas.

Emparez-vous de cet homme!*

JOHN.

Qu'on s'y frotte! j'en descends deux ou trois.

NICOLAS.

Messieurs, de quel droit?...

* John, Catherine, Nicolas, le constable, Ralph.

RALPH, remettant un papier au constable.

Voici l'ordre du shérif...

(En ce moment, on entend un cri déchirant qui part de la chambre où est le comte : *Mon père ! mon père !*)

NICOLAS.

C'est la voix de Madeleine !...

(Le constable le retient de sa bague.)

LE MÉDECIN, sortant de la chambre du comte, et d'une ton solennel.

Monsieur le constable, sa seigneurie, l'honorable comte de Clarendon, vient de mourir !

NICOLAS.

Le comte !... mort !

RALPH, gagnant la gauche et avec un grand mouvement de joie.

Mort !... sans avoir parlé !... (A part.) A Becker à présent !



ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une rue de Londres. A droite, premier plan, une échoppe de savetier ; à gauche, une taverne avec une table et deux bancs à la porte. Il fait nuit.

SCÈNE I.

SQUEERS, puis BELJAMBE, UN MANCHOT, MENDIANS et MENDIANTES.

SQUEERS, ouvrant l'échoppe, et posant les volets à terre.

Bien fins les limiers de police, s'ils se doutent que ce que je fais là est un signal pour que les mendiants, mes chers frères, se réunissent autour de leur bien-aimé doyen... Vraiment on devient ridicule !... pour mendier un peu à son aise, il faudra bientôt être un duc et pair !... Ah ! voilà ces chers amis... (Les mendiants arrivent.)

BELJAMBE.

Bonjour, doyen ! il ne fait pas chaud, à c' matin... Brrr !...

SQUEERS.

Bonjour, mes enfans !... l'aurore aux doigts de rose ne tardera pas à sortir des bras d'Endymion. Il faut aller prendre vos postes... (A un mendiant et une mendiante.) Vous, à la porte de l'église Saint-Paul, il doit y avoir un mariage... placez-vous de manière à gêner... on vous donnera des bourrades et des schellings... vous garderez les bourrades... et vous rapporterez les schellings à la caisse commune. (A deux autres.) Vous, aux diligences... (A d'autres.) Vous, au départ des vaisseaux... quand on a peur d'être *neyé*, on est humain... On dit à celui qui part : « Je prierai le bon Dieu pour qu'il vous garde votre pauvre mère ; » et puis on dit à la vieille : « Je prierai pour qu'un bon vent vous ramène votre cher fils !... » Ça fait qu'on reçoit des deux côtés... Il n'y a que les femmes à qui on ne dit pas : « Je prierai, pour que le ciel vous ra-

mène votre cher mari ! » Surtout, pas de tricherie !... le patron n'aime pas les faux frères, et vous savez comment on s'en débarrasse...

BELJAMBE.

Mais qu'est-ce qui nous dit que c'était un faux frère, celui que nous avons mis à l'ombre, près de Newgate ?... personne ne le connaissait...

SQUEERS.

Le patron le connaissait lui... ça suffit... quand il commande, on obéit, et on se tait.

BELJAMBE.

On se taira... Ah ! ça, et vot' Smike, on ne me l'a pas donné à c' matin.

SQUEERS.

Smike est en pénitence !... il s'est émancipé hier, il fera diète aujourd'hui... Ah ! il ne veut pas tendre la main... il veut jouer des jambes... je jouerai du bâton, moi... (A part.) Puisque je n'ai pas trouvé à la taverne des *Armes du roi* celui qui devait faire ma fortune et qu'on s'est moqué d'un pauvre homme de lettres ruiné par les révolutions, c'est Smike qui paiera mon arriéré avec les intérêts. (Haut.) Ah ! ça, aujourd'hui, vous savez que la journée n'est pas longue... A deux heures, réunion générale pour l'épuration annuelle des comptes de la société... Grrrand bal aux flambeaux !... souper à tirlarigo... et réception d'un candidat... c'est Prospectus !... je l'ai envoyé prévenir la musique... Mais depuis qu'il a goûté des charmes de la gueuserie, le gaillard se livre à des écarts de boisson et je crains bien... Mais, chut ! v'là du monde... chacun chez soi... ayons pas l'air...

(Ils sortent tous, excepté Squeers, de différents côtés en évitant Ralph.)

SCÈNE II.

SQUEERS, RALPH, enveloppé d'un manteau, il s'est avancé sur la scène et semble chercher quelqu'un.

SQUEERS.

Abordons ce philosophe, bien couvert, qui se promène... s'il a besoin de rester là... il doit payer l'agrément de se débarrasser de moi.

RALPH, à part.

Je n'aperçois pas Squeers!

SQUEERS, s'approchant de Ralph, avec un ton nasal.

Ayez pitié d'un pauvre homme de lettres aveugle... ruiné par les révolutions...

(Il contrefait l'aveugle, et lui donne de son bâton dans les jambes.)

RALPH.

Prenez donc garde à qui vous vous adressez, monsieur Squeers!

SQUEERS, le reconnaissant.

Oh! pardon, banquier, pardon!... le clair de lune est si obscur... Mais vous m'auriez donné... c'est une supposition... je vous l'aurais rendu, parole sacrée... Puis-je vous rendre quelque service?

RALPH.

Je venais pour cela... Avant tout, dites-moi, cet homme, ce faux frère, que je vous avais signalé, vous êtes bien sûr qu'on n'a trouvé sur lui aucuns papiers?

SQUEERS.

Ah! vous savez bien, banquier, que je vous les aurais fidèlement remis.

RALPH, à part.

Nul papier, nul indice!... comment savoir si ce Becker disait la vérité!... Oh! cet enfant! cet enfant! s'il est vrai qu'il existe, malheur à lui!

(John entre vivement comme s'il poursuivait quelqu'un: dès qu'il les voit, il se glisse dans l'échoppe.)

SCÈNE III.

RALPH, SQUEERS, JOHN, caché dans l'échoppe.

SQUEERS.

Et votre damné de neveu, mon assassin?... (Il prend une prise.)

JOHN, à part.

C'est Ralph!... j'en étais sûr... et le maître d'école!...

SQUEERS.

Comment prend-il le temps dans sa prison?

RALPH, préoccupé.

Il n'est plus en prison.

SQUEERS.

Il s'est évadé, le scélérat!

RALPH, d'un ton bref.

Il a donné caution!

SQUEERS.

Caution! il n'a pas le sou.

RALPH.

Aussi est-ce avec l'argent d'un rustre, qui ne le quitte plus.

JOHN, à part.

Le rustre, c'est moi!

RALPH.

Tous deux se sont adressés à la police pour retrouver... ce petit vagabond...

SQUEERS.

Ils devraient pourtant bien le croire mort, j'ai fait déposer ses habits au bord de la Tamise.

JOHN, avec un grand mouvement de joie.

Il existe!

SQUEERS.

Mais ils seront bien fins, s'ils le trouvent où je l'ai mis.

JOHN, à part.

Peut-être!

RALPH.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... C'est moi qui vous ai fait nommer doyen de votre confrérie. Vous m'avez souvent parlé de votre dévouement... aujourd'hui, je vais le mettre à l'épreuve.

SQUEERS.

De quoi s'agit-il?

JOHN, à part.

Écoutez!

RALPH.

La mort du comte de Clarendon va rendre à lady Madeleine tous les biens inaliénables, que son père n'avait pu m'engager que sa vie durant.

SQUEERS.

Lady Madeleine!... celle qui n'est pas folle de vous?

RALPH, menaçant.

Oui; mais avant de me refuser sa main, elle y regardera à deux fois, quand elle sera menacée de perdre son titre de comtesse et toute sa fortune.

SQUEERS.

Je ne vois pas comment vous vous y prendrez?

RALPH, avec impatience.

Vous devez avoir parmi les vôtres quelque enfant abandonné... sans parents, sans liens de famille... qui ne dépende que de vous... enfin qu'on puisse faire agir, et renvoyer, quand on le voudra.

SQUEERS.

De quel âge?

RALPH.

Seize à dix-sept ans.

SQUEERS.

Oh! que j'ai votre affaire!... un garçon char-

man!... gras, bien portant, gourmand, paresseux! enfin, toutes les qualités d'un fils de bonne maison... sans compter des arts d'agrément! il joue de la clarinette très proprement.

JOHN, à part.

Est-ce qu'il s'agirait de Prospectus, par hasard?

RALPH.

Et vous êtes sûr qu'il obéira?

SQUEERS.

Au doigt et à l'œil!... Mais il n'est encore que surnuméraire, c'est ce soir qu'il prête serment.

JOHN.

Que diable veulent-ils encore machiner là?

RALPH.

C'est bien. A présent, écoutez-moi... Le comte de Clarendon autrefois eut un fils... ce fils est mort!... tout me le prouve.

SQUEERS.

Eh bien! je ne comprends pas.

RALPH, avec force.

Je veux le faire revivre! et je le puis!... Je veux qu'il vienne réclamer ses droits... ses droits d'héritier mâle... Comprenez-vous à présent?...

SQUEERS.

Quel profond politique!

JOHN, à part.

Vieux scélérat!

RALPH.

Et de cette manière, lady Clarendon se trouve entièrement à ma merci!

SQUEERS, plein d'admiration.

Permettez-moi de baiser le pan de votre carrick, ô grand homme!... c'est chez vous que nous devrions aller à l'école... moi le premier!

RALPH.

Ainsi, je puis compter sur vous?

SQUEERS.

Si notre candidat est reçu.

RALPH.

C'est entendu; servez-moi bien, et vous savez que je ne suis pas ingrat... Demain, à neuf heures, je vous attendrai à l'ancien hôtel des comtes de Clarendon.

SQUEERS.

Demain, à neuf heures.

JOHN, à part.

Demain, à neuf heures.

SQUEERS.

Mais d'ici là, nous nous reverrons... (Baissant la voix.) vous savez où.

RALPH, bas.

Chut!... le jour se lève... séparons-nous.

SQUEERS, bas.

Au revoir, banquier! (Ils sortent, l'un à droite, l'autre à gauche.) Moi, à mon inspection. Quel profond politique!

SCÈNE VI.

JOHN, après s'être promené avec la plus grande agitation, en silence, s'arrête et dit :

Vous savez où!... mais moi je ne le sais pas, et voilà ce qui m'enrage!... n'importe, j'ai eu bon nez de suivre ce coquin de Ralph!... Quelle découverte! quel complot infernal!... vouloir dépouiller lady Madeleine!... Et Nicolas, qui n'a pas reparu chez lui, depuis hier, comment le prévenir?... comment lui apprendre que Smike existe?... et qu'il est au pouvoir des mendiants!... (Avec colère.) Mais ce Ralph! il n'y a pas de patience assez haute pour le pendre!... car il paraît qu'il est aussi de la bande... et c'est lui, j'en suis sûr maintenant, qui a fait assassiner Becker!... Pauvre diable! lorsque je suis accouru à ses cris, il n'a pu que me donner cet anneau, puis il est mort, sans prononcer une seule parole. (Il montre une bague.) Cet anneau!... qu'en faut-il faire?... à qui le remettre?... dans quel but?... je m'y perds!... (On entend une clarinette dans la coulisse. Avec rage.) Oh! le fil se brise de nouveau, au moment où peut-être nous allions découvrir tout le mystère, qui plane sur la vie de ce malheureux enfant!... Vous savez où... vous savez où... Oh! je le saurai aussi, moi!... car c'est là leur repaire... c'est là qu'ils le tiennent renfermé!...

SCÈNE V.

JOHN, près de l'échoppe, à droite; PROSPECTUS, légèrement aviné, entre précédé d'un caniche; le chien va s'adresser à John.

JOHN, passant à gauche.*

Eh! laisse-moi tranquille, toi... ton maître a une trop mauvaise embouchure.

PROSPECTUS, après l'avoir examiné avec attention quelques minutes.

Alors, c'est votre faute, professeur... hé... hé!...

JOHN, se retournant et venant à lui.

Prospectus... comment, c'est toi!... toi qui me souffles un sol comme celui-là!

PROSPECTUS.

Je le travaille pourtant toujours, professeur.

JOHN.

Mais quel diable de métier fais-tu là?

PROSPECTUS, en confidence.

Fameux métier, allez!

JOHN.

Mais tu mendies!...

PROSPECTUS, avec indignation.

Du tout, c'est pas moi... (Froidement.) C'est mon chien!... un héritage du père Jéricho... un aveu-

* Prospectus, John.

gle qui l'avait habitué à ça... Moi, je charme les oreilles des amateurs de Londres... je donne des concerts en plein vent, et Maréchal fait la recette.

JOHN.

Et la recette ne doit pas être fameuse?...
PROSPECTUS.

Oui; mais grace à M. Squeers, qui a remis le grapin sur moi.

JOHN, dont l'attention est vivement éveillée.

M. Squeers!...

PROSPECTUS.

Je me suis affilié à une société honorable!

JOHN, à part.

Les mendiants! (Haut.) Et qu'est-ce que c'est que cette société?

PROSPECTUS, interdit.

J'ai dit une société... j'ai voulu dire une réunion... une réunion de gentlemen... et en ce moment, je cours après un confrère, un artiste, vu que le père Jéricho, sur qui l'on comptait, est mort hier, et que si je n'en trouve pas, je serai obligé de m'essouffler tout seul au hal...

(Il va pour partir, John le retient.)

JOHN.

Quel bal?

PROSPECTUS.

Est-ce que j'ai dit un bal?... j'ai voulu dire un roux.

JOHN.

Un raout, imbécile.

PROSPECTUS.

Oui, un roux! un roux.. de grands personnages, (Avec mystère.) des milords déguisés!... qui ont du foin dans leurs bottes, allez, et qui veulent, comme ça, se donner une bosse... histoire de rire... hé!.. hé!.. Allons... allons, au revoir, professeur; ça me fait bien plaisir de vous avoir rencontré... mais il faut que je vous quitte... avant tout, le devoir.

JOHN, à part.

Ils sont là!... j'en suis sûr... j'irai. (Le rappelant.) Dis-moi, Prospectus... tu dois avoir soif?...

PROSPECTUS, vivement.

Toujours, professeur. Après ça, je ne suis pas positivement à jeun, parce que la chute de Jéricho... m'ayant affecté, je suis déjà entré dans deux tavernes... et depuis ce matin, je carafonne... je carafonne...

JOHN, à part.

Je m'en aperçois... (Haut.) Eh bien! ça fera trois! (Appelant.) Garçon, quelque chose de bon et de montant, c'est pour deux amis!

(Le garçon sort.)

PROSPECTUS.

Comment, vous voulez?...

JOHN.

Mets-toi là.

(Ils s'attablent.)

PROSPECTUS, à son chien.

Toi, Maréchal, couche-toi près de ma clarinette... et garde mon bec. (Le garçon les sert.)

JOHN.

Il ne sera pas dit que j'aurai retrouvé mon cher Prospectus...

PROSPECTUS, flatté.

Ah! professeur!

JOHN.

Mon meilleur élève!

PROSPECTUS.

Ah!... ah! professeur... vous me chatouillez!...

JOHN.

Sans avoir trinqué avec lui. (Versant à boire.) A ta santé.

PROSPECTUS.

A la vôtre, professeur! (Il boit.)

JOHN.

Tu dis donc que tu cherches un confrère?

PROSPECTUS.

Ah! oui, pour le roux! (Il boit.)

JOHN.

Il te faut prendre quelqu'un qui connaisse bien ton répertoire.

PROSPECTUS, buvant.

C'est vrai ce que vous dites là.

JOHN.

Qui s'identifie avec ton jeu!

PROSPECTUS, tout à fait grip.

Ah! oui, qui s'identifie...

JOHN.

Qui même, dans le cas où tu perdras la mesure, puisse souffler pour deux! un gaillard enfin, comme qui dirait moi, par exemple.

PROSPECTUS, posant son verre.

Vous!

JOHN.

Eh bien! oui, moi...

PROSPECTUS.

Oh! je peux pas!

JOHN.

Comment! est-ce que tu ne me trouves pas assez de talent?.. (Le frappant avec la bouteille à chaque mot.) moi qui t'ai bourré de pudding... de talent, de calottes... c'est moi, que tu refuses pour second?...

PROSPECTUS.

Moi, vous refuser!... ah! jamais, professeur... (Froidement.) seulement, je dis... je peux pas.

JOHN.

Mais pourquoi?...

PROSPECTUS, en confidence.

Parce que vous n'êtes pas aveugle, vous!... et qu'il ne faut... pas qu'on sache où on va.

JOHN, à part.

Nous y voilà.

PROSPECTUS.

Vous entendez bien... des mylords, entre eux!..

déguisés... pour parler politique... c'est pour ça qu'il leur faut un aveugle.

JOHN.

C'est clair!

PROSPECTUS.

N'est-ce pas?

JOHN, se levant et lui mettant son mouchoir devant les yeux.

Eh bien! regarde... qu'est-ce que tu vois?

PROSPECTUS.

Ah! professeur, y'a une bêtise! sauf respect... je vois que je n'y vois rien.

JOHN.

Eh bien! mets-moi ça sur les yeux, ça fera absolument comme si j'étais aveugle.

PROSPECTUS.

Ah! malin! malin!... je vous vois venir.

JOHN, très vite et chaudement jusqu'à la fin de la scène.

Eh bien! voyons, ça te va-t'y?

PROSPECTUS, voix de fausset.

Vous irez comme ça dans la rue?...

JOHN, avec impatience.

Nous prendrons une voiture.

PROSPECTUS.

Vous paierez la voiture?...

JOHN.

Je paierai la voiture.

PROSPECTUS.

Et vous y mettrez Maréchal?

JOHN.

Nous y mettrons Maréchal.

PROSPECTUS.

Avec sa sébille?

JOHN, avec impatience.

Oui, oui, avec sa sébille! avec le diable!

PROSPECTUS.

Et vous serez mon prisonnier?

JOHN.

Ton prisonnier... à discrétion, tu feras de moi tout ce que tu voudras... Est-ce convenu?

PROSPECTUS, après un silence.

Eh bien!... je peux pas.

JOHN, blessé, se lève et passe.*

Prospectus, tu ne m'aimes pas!... tu ne m'as jamais aimé!...

PROSPECTUS, attendri et courant à lui.

Moi, moi!... ah! professeur, je vous porte dans mon cœur.

JOHN.

Je te dis que non!

PROSPECTUS, pleurant.

Ah! si!

JOHN.

Non!

PROSPECTUS.

Ah! si, ah! si... professeur!

JOHN.

Tu n'est qu'une ingrate clarinette! adieu!

PROSPECTUS, au désespoir et criant.

Professeur, ne me quittez pas, ou je m'attache à vous, comme Maréchal s'attache à moi, et nous allons tous les trois nous jeter dans la Tamise.

JOHN, s'en allant.

Laisse-moi! laisse-moi!

PROSPECTUS, le retenant.

Eh bien! écoutez! écoutez!

JOHN.

Non, je ne veux rien entendre...

PROSPECTUS, s'attachant à lui et criant.

Professeur! professeur!...

(John entraîne Prospectus qui entraîne le chien.)

* John, Prospectus.

DEUXIÈME TABLEAU.

Anciens caveaux abandonnés, sous la chapelle de Saint-Jacques, à Londres, formant un vaste carrefour, dont les voûtes sont soutenues par des piliers ménagés dans le roc, et auquel aboutissent divers corridors souterrains. — Au pied de trois de ces piliers sont adossés d'énormes blocs de pierre noire. A droite, premier plan, escalier tournant par un praticable qui va dans la coulisse, reparait au deuxième plan et se perd dans les frises. A gauche, troisième plan, porte secrète dans un pilier. — Deuxième plan, pilier isolé. Premier plan, un fragment de rocher sur lequel on peut s'asseoir; çà et là d'autres fragmens de rocher. — Les caveaux ne sont éclairés que par une seule lampe en fer.

SCÈNE I.

NICOLAS, venant des voûtes du fond.

Depuis hier... depuis bientôt douze heures... j'erre sans savoir où je suis... dans ces vastes et sombres souterrains... Mais ô mon Dieu! est-ce bien Smike!... Smike que j'ai vu avec ces deux mi-

sérables?... malgré les haillons qui le couvraient, j'ai cru le reconnaître... Ah! si tu vis encore, ami, si c'est ici le lieu de tortures, où tu pleures... où tu m'appelles, patience et courage!... car dussé-je y périr, je parviendrai jusqu'à toi... Par où diriger mes pas maintenant?... je me retrouve sans cesse dans des lieux que j'ai déjà parcourus. (Avec

désespoir.) Si je ne devais plus revoir la lumière ! Catherine !... Madeleine, si je vous avais perdues pour jamais?... Mais je ne me trompe pas... ou vient de ce côté...

(Il disparaît un moment et se cache derrière les rochers.)

SCÈNE II.

PROSPECTUS, JOHN.

(Pendant que l'orchestre joue une marche lointaine, on voit John, les yeux bandés, qui descend l'escalier, conduit par Prospectus ; ils s'arrêtent sur le praticable du deuxième plan, au dessous duquel se trouve une large excavation.)

JOHN.

Est-ce que nous allons descendre long-temps comme ça ?

PROSPECTUS, tout à fait dégrisé.

Qu'est-ce que ça vous fait?... ne sommes-nous pas convenus que vous étiez mon prisonnier, et que je ferais de vous tout ce que je voudrais ?

JOHN.

Oui... mais je veux savoir où tu me mènes ! J'ai déjà compté cent soixante-dix-sept marches.

PROSPECTUS.

Ah ! pourquoi comptez-vous?... un prisonnier ne compte pas. (Ils se remettent en marche, disparaissent un moment et arrivent enfin par le premier plan. L'orchestre continue de jouer.) J'ai déjà fait une assez grosse boulette de vous amener ici... où avais-je la tête, mon Dieu !

JOHN.

Sommes-nous arrivés enfin ?

PROSPECTUS, arrivé sur la scène avec John.

Nous y voilà ; à présent, je puis vous ôter voire bandeau.

JOHN, regardant autour de lui, comme un homme ébloui.

Où diable sommes-nous ?...

PROSPECTUS.

Dans la salle de bal.

JOHN.

La salle de bal !... mais c'est une cave !... qu'est-ce que c'est que ces pierres noires devant ces trois piliers ?

PROSPECTUS.

Ces pierres?... chut !... il ne faut pas parler de ça !

JOHN.

Pourquoi ?

PROSPECTUS.

C'est un mystère !

JOHN.

Un mystère !

NICOLAS NICKLEBY.

PROSPECTUS, à voix basse.

On dit qu'au pied de chacun de ces piliers... En tremblant.) il y a un petit caveau, en pierre... destiné à emmurer les traitres !

JOHN.

Emmurer !

PROSPECTUS, mystérieusement.

Oui, et ces trois blocs de pierre, qui les recouvrent, indiquent qu'il s'est déjà trouvé trois traitres !... depuis que la confrérie existe.

(Silence.)

JOHN.

Eh bien ! elle est gaie, ta salle de bal !

PROSPECTUS.

Oh ! il y a long-temps, bien long-temps de ça !... (Avec frayeur.) Mais vous me faites causer là, et j'oublie le luminaire et le souper, dont je suis chargé... et le doyen que je n'ai pas encore prévenu !... s'il allait vous reconnaître, mon Dieu !

JOHN.

Avec cette barbe et cette perruque !... qu'est-ce qui se douterait qu'il y a un joli garçon caché là-dessous ?...

NICOLAS, sortant de derrière le pilier du fond et reconnaissant John, à part.

C'est John !...

JOHN, à Prospectus.

Va donc...

PROSPECTUS s'éloigne et sort par l'arcade du milieu ; Nicolas, qui le voit venir à lui, tourne derrière le pilier.

JOHN.

Je ne sais pas pourquoi, mais ce qu'il m'a dit tout à l'heure, à propos de ces piliers... ça m'a fait un singulier effet !...

SCÈNE III.

JOHN, NICOLAS.

NICOLAS, à voix basse.

John !...

JOHN.

Qui m'appelle ?

NICOLAS, s'avançant.

Moi !... Nicolas !...

JOHN.

Nicolas !... toi !... toi en ces lieux !... tu sais donc que Smike est vivant !... qu'il est ici ?...

NICOLAS, avec une grande joie.

Ici !... je ne m'étais donc pas trompé !

JOHN.

Comment ?

NICOLAS.

Hier au soir, revenant des bureaux de police, où mes perquisitions avaient été inutiles, je vois passer deux misérables qui brutalisaient un enfant...

C'était Smike ?
JOHN.

NICOLAS.
Je m'élançai à leur poursuite... j'arrive dans une rue déserte ; et là... je ne vois plus rien... mais de l'autre côté de la rue, je remarque comme des ombres qui se glissaient avec précaution, le long des murailles, et qui toutes s'arrêtaient devant une maison, dont les fenêtres, exactement fermées, semblaient indiquer un lieu inhabité...

JOHN, en se frottant les mains.
Tu avais trouvé le nid !...

NICOLAS.
Je m'approche, en me cachant... tous frappèrent un léger coup à une porte basse, presque invisible, qui s'ouvrait à ces mots : *Saint-Jacques et la besace !...* et qui soudain se referma sur eux.

JOHN.
C'était le mot de passe !...

NICOLAS.
Je le prononce, et, recommandant mon âme à Dieu !... je franchis le seuil
(Il s'arrête, remonte, et écoute avec John.)

JOHN.
Non... personne... Après ?

NICOLAS.
Je me trouve alors dans une longue allée... sombre, étroite, humide... j'entends des éclats de rire... des voix confuses... J'avance... mais sans jamais pouvoir atteindre ces voix invisibles, qui tantôt semblaient rire sous mes pieds, tantôt au dessus de ma tête... Un escalier se présente... je monte... je redescends... je reviens sur mes pas... je m'é gare... et bientôt, errant, perdu dans les mille détours de ce labyrinthe sans fin, je ne puis plus retrouver le chemin qui m'y avait conduit.

JOHN.
Plus de doute !... nous sommes dans un de ces repaires de mendiants, de Grecs, de Bohèmes, d'escrocs... de tous ces brigands, enfin, qui infestent Londres... A la faveur de ce déguisement, j'ai pu me mêler parmi eux... mais s'ils nous découvraient, leur vengeance serait horrible !

NICOLAS.
Oh ! je leur vendrai chèrement ma vie, car je suis armé !

JOHN.
Et moi aussi !... mais c'est de la prudence qu'il nous faut... elle est plus nécessaire, ici, que le courage... Tu ne sais pas tout... un complot infâme contre lady Madeleine !

NICOLAS.
Contre lady Madeleine ?

JOHN.
Et ton oncle, lui-même... (Musique.) On vient, cache-toi !

(Il montre l'excavation, sous le praticable du deuxième plan, frisant face au public.)

* Nicolas, John.

NICOLAS.

Mais, Smike ! Smike !

JOHN, avec force.

Nous le sauverons ! ou nous mourrons ensemble !...

(Toute cette scène à voix basse et très vite, comme deux personnes qui craignent d'être surprises.)

SCÈNE IV.

NICOLAS, caché ; JOHN, PROSPECTUS, suivi de deux MENDIANS, portant des ifs garnis de chandelles, qu'ils accrochent aux piliers.

PROSPECTUS.

Alerte ! alerte !... voilà toute la société qui arrive... j'ai prévenu le doyen que vous pinciez de la clarinette, à la place du père Jéricho, décédé... Il a très bien pris la chose... il ne se doute de rien... A présent, mettez-vous là, c'est l'orchestre.

JOHN, s'asseyant sur le quartier de roc, près l'avant-scène de gauche.

Ça, l'orchestre ?

PROSPECTUS, le poussant.

Allons, chaud ! chaud ! et n'oubliez pas que vous êtes aveugle !... et que vous vous appelez Josaphat... du nom de la vallée.

JOHN.

C'est dit.

PROSPECTUS.

Souvenez-vous aussi que vous êtes mon prisonnier, et que vous vous en irez, dès que je le voudrai...

JOHN.

Sois donc tranquille !

PROSPECTUS.

Je suis tranquille, professeur !... (A part.) Mais je crève de peur.

SCÈNE V.

JOHN, assis sur la pierre de gauche, la clarinette à la main ; près de lui PROSPECTUS, debout ; SQUEERS, BELJAMBE, MENDIANS, MENDIANTES, GOURGANDINES, arrivant par l'escalier, par le fond, de tous côtés ; Squeers qui est entré le premier, et dont le costume est très excentrique, donne la main aux dames et les fait placer.

JOHN, pendant qu'ils arrivent joyeusement en se reconnaissant, en se donnant des poignées de main, et en faisant aux dames de grandes politesses.

En voilà-t-il une collection de faces de filous !...

PROSPECTUS.

Taisez-vous donc, professeur, et fermez l'œil... le doyen vous regarde...

SQUEERS, quand tout le monde est arrivé.

Sommes-nous tous réunis?...

BELJAMBE.

Tous, excepté Timothée et Josias, nos sentineilles.

SQUEERS.

Nous ne sommes donc plus ici que d'honnêtes gens... Depuis notre dernière réunion, mes chers frères, nous avons encore à déplorer la perte d'un des membres les plus honorables de cette illustre confrérie... on vient de m'apprendre à l'instant la mort du vertueux Jéricho.

TOUS.

Tiens, tiens, le père Jéricho est mort!

SQUEERS.

Il est mort insolvable!... il laisse à la société vingt-cinq mille francs de rentes... que nous emploierons à jeter quelques fleurs sur sa tombe... et à cette occasion, j'ai cru devoir faire ajouter à la carte du souper vingt-cinq paniers de vin de Champagne.

TOUS.

Ah! bravo! doyen... approuvé... approuvé...

SQUEERS.

Il a laissé de plus, un portefeuille, (Mouvement des mendiants.) que, selon ses dernières volontés, je dois remettre à celui d'entre vous qui me présentera un anneau.

JOHN, s'oubliant.

Un anneau?

SQUEERS.

En tout semblable à celui-ci!

(Il le montre à l'assemblée.)

JOHN, à part.

Grand Dieu!... l'anneau pareil au mien!

PROSPECTUS, bas.

Mais fermez donc l'œil!... vous allez nous faire pincer.

SQUEERS, après avoir montré l'anneau à plusieurs mendiants.

Personne ne réclame?

TOUS.

Personne!

SQUEERS.

Adjugé, je le garde!... (Se reprenant.) pour le remettre à l'illustre patron de notre confrérie!...

JOHN, à part.

Avant ça, il passera par mes mains.

SQUEERS.

A présent, noble aréopage, nous entrons en séance. (Les mendiants s'asseyent çà et là sur les rochers. Quelques-uns décrivent un large demi-cercle à terre.) Permettez que j'interroge le confrère, ici présent, qui vient réclamer la place qu'occupait si dignement le père Jéricho sur les marches du pont de Londres... c'est un élève que j'ai vu engraisser et grandir sous mon aile paternelle. Avancez, intéressant candidat... (Squeers va pren-

dre Prospectus par la main, et lui dit tout bas :) De la mémoire, et de l'aplomb.

PROSPECTUS, avec humilité et les yeux baissés.

Oui, mon bienfaiteur!

JOHN, indigné, à part.

Ah! par exemple, il ne m'avait pas prévenu de celle-là.

SQUEERS, se posant avec dignité, et après avoir toussé, craché.

Que demandez-vous, jeune candidat?

PROSPECTUS, comme s'il répétait une leçon.

Je demande à savourer l'agrément

Du bienheureux état de mendiant.

SQUEERS.

Qu'est-ce que l'état de mendiant?

PROSPECTUS.

L'état le plus heureux sur terre.

Manger, dormir et ne rien faire.

(Murmure approbateur dans l'assemblée.)

SQUEERS.

Il répond comme un ange... J'arrive tout de suite aux plus hautes questions... à ce que j'appellerai... la *théorie-pratique*.

TOUS.

Ah! oui, la pratique, la pratique!

PROSPECTUS.

Votre système!... je sais, je sais.

SQUEERS.

Je suppose que je suis un lord de l'amirauté, un banquier opulent... j'ai dansé au bal de l'ambassadeur de Perse... et je me trouve dans la rue, à pied... j'ai là dans ma poche de derrière... un objet... ce portefeuille, par exemple...

JOHN, à part.

Le portefeuille... attention!

SQUEERS.

Tot, tu me suis humblement, là tout près de moi, en me chantant ton ancienne obligée : *Ame charitable, etc., etc.* Suis-moi...

PROSPECTUS.

Je vous suis, doyen.

(Prospectus se met à la gauche de Squeers.)

SQUEERS.

Moi qui ne suis pas charitable du tout... je ne l'écoute pas... je trotte, je trotte toujours mon petit bonhomme de chemin, tu comprends...* (Il boite en traversant le théâtre. Arrivé à la hauteur de John, il se retourne en disant à Prospectus, qui est resté en place.) Mais suis-moi donc!

(Pendant ce temps, John prend vivement dans la poche de Squeers, le portefeuille qu'il montre au public, en disant : Je le tiens.)**

* Prospectus, Squeers, John.

** Pour que ce tour d'escamotage s'exécute parfaitement, John doit avoir un second portefeuille par lui-même, celui qui est dans la poche de Squeers.

(NOTE DES AUTEURS.)

PROSPECTUS, accourant.

Mais, je vous suis, doyen, je vous suis!...

SQUEERS, regagnant le milieu du théâtre.

C'est alors que tu apprends, au banquier opulent, dans quelle poche il est imprudent de laisser flâner un portefeuille... Et, en rentrant chez lui... (Il retourne ses poches vides.) Ah! bravo!... ah! bravo!... je n'ai pas senti le moindre frôlement... où l'as-tu mis?...

PROSPECTUS, qui se retrouve devant John, auquel il tourne le dos.

Quoi, doyen?...

SQUEERS.

Le portefeuille!

PROSPECTUS, immobile et d'un ton naturel.

Le portefeuille!... je ne l'ai pas, doyen.

SQUEERS.

Farceur!... allons, donne donc!...

PROSPECTUS.

Fouillez-moi plutôt!

SQUEERS, allant à lui et le fouillant.

Rien dans les mains!... rien dans les poches... (Squeers reste confondu.) Ah! joli!... très joli!... celui-là est de la première force... je suis refait, complètement refait!

(Tous les mendiants rient et applaudissent. John, qui a eu le temps de vider le portefeuille, le remet adroitement, dans la poche de Prospectus, qui ne bouge pas.)

JOHN, à part.

A présent, je puis le lui rendre.

SQUEERS, revenant à Prospectus, lui tend la main.

Maintenant que la farce est jouée!...

PROSPECTUS.

Mais, doyen, quand je vous jure!...

(Il tâte sa poche, en tire le portefeuille, et reste ébahi, en le regardant. Les applaudissements partent de tous les côtés.)

TOUS.

Bravo!... Bravo!...

SQUEERS, enthousiasmé.

Viens m'embrasser... viens, mon élève!... parfait, vainqueur!...

(Il embrasse Prospectus tout hébété, et va recevoir les félicitations des mendiants, en leur montrant le portefeuille.)

PROSPECTUS, à John, avec mystère.

Dites donc, professeur?...

JOHN.

Hein!...

PROSPECTUS.

Je crois qu'il s'est glissé un filou dans la société!

JOHN, faisant l'étonné.

Ah! Bah!

PROSPECTUS, même jeu.

Je vous conterai cela... je ne suis pas trau-

quille... fermez toujours l'œil!... et prenez garde à votre montre...

(Il ferme sa redingote avec soin.)

SQUEERS, après avoir recueilli les suffrages, revient à Prospectus.

Reçu... reçu à l'unanimité... A présent, devant l'imposante assemblée qui vient de te décerner tant d'honneur, jure de ne jamais révéler le secret de tes frères!

PROSPECTUS.

Je le jure!

SQUEERS.

De ne jamais faire connaître, surtout, le lieu de leurs réunions...

PROSPECTUS.

Je le jure!

SQUEERS, plus sérieux.

Sous peine d'encourir le châtiment terrible réservé aux traîtres! (Il montre le pilier.)

PROSPECTUS, tremblant.

Je... je...

SQUEERS.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

PROSPECTUS.

C'est que je crois que j'étrangle...

SQUEERS, bas.

Jure donc, malheureux!

PROSPECTUS, piteusement.

Je le jure! (Coup de tantam, il tombe dans les bras du doyen.) Je crois que le diable s'en mêle.

NICOLAS, se montrant.

Et Sniike, mon Dieu!... je ne le vois pas.

SQUEERS.

En avant la musique... Messieurs, la main aux dames!... (A une mendicante en lui offrant la main.) Belle duchesse!

(Des béquillards et des cuis-de-jatte vont former un quadrille; mais à peine a-t-on commencé, que la danse est interrompue par un mendiant qui, du haut de l'escalier, crie: Alerte! alerte!)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TIMOTHÉE.

SQUEERS.

Qu'y a-t-il, frère Timothée?

TIMOTHÉE, du haut de l'escalier.

J'ai cru m'apercevoir que des gens de mauvaise mine rôdaient autour de notre principale issue, et semblaient m'observer.

SQUEERS.

Se douterait-on de quelque chose?

BELLAMBE.

Ma foi, ça ne m'étonnerait pas, après l'escapade d'hier, de ce petit brigand, que j'ai été obligé de rattraper à la course... vous jugez de

l'effet que ça a produit parmi mes pratiques de la cité.

SQUEERS.

Ça ne peut être qu'une fausse alerte, le patron nous aurait déjà prévenus... Mais à propos, Beljambe, où est donc ton nouvel élève?

BELJAMBE.

Au cachot, doyen, où vous l'avez fait mettre en rentrant.

SQUEERS.

Ah! c'est vrai... Mais qu'on me l'amène, donc! j'ai besoin de le voir. (Deux mendians sortent.) Je ne l'ai pas encore... caressé d'aujourd'hui.

NICOLAS, à part.

O mon Dieu! serait-ce lui?

BELJAMBE, rudement.

Doyen, vous ne voulez pas me croire!... votre élève est un gâte-métier... dont il faudrait se défaire... on n'en fera jamais rien.

SQUEERS.

Laissez donc, laissez donc, on en a réduit de plus rebelles.

TOUS, se le renvoyant.

Le voici!... le voici!... ohé... ohé... Smike!... ohé...

(Smike, ballotté de main en main, arrive jusqu'au milieu.)

NICOLAS, s'avançant.

Les misérables!... j'ai peine à me contenir.

JOHN, à part.

Il va faire quelque imprudence!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SMIKE.*

(Ce monde, ces figures, l'éclat des lumières, les cris, les menaces dont on l'accable, tout étourdit tellement le pauvre Smike, qui sort des ténèbres d'un cachot, qu'il reste un moment ébloui et comme égaré.)

SQUEERS, allant à lui et le prenant par le bras.

Mais viens donc, petit malheureux! viens donc. Ah ça! est-ce que tu crois que ça va durer longtemps comme ça?... que tu vas boire et manger, aux frais de la confrérie, sans jamais rien rapporter à la caisse commune, hein?... Ah! tu ne veux pas mendier!... Mais tu n'es donc qu'un feignant!... un sans-cœur!... et tu le permets de jouer des jambes!... Voyons, pourquoi que tu as cherché à l'émanciper, hier?... pourquoi que tu as quitté l'homme respectable, que voilà! (Il montre Beljambe.) à qui je t'avais confié?... Pourquoi?... réponds...

SMIKE.

Pour revoir Nicolas.

(Nicolas, Beljambe, Squeers, Smike, Prospectus, John.

SQUEERS.

Nicolas!... prrouh!... il pense bien à toi, maintenant!

SMIKE, tremblant.

Oh! oui, il y pense!... je suis sûr qu'il me cherche avec sa sœur!... dans quelle inquiétude ils doivent être, mon Dieu!... ils gémissent... ils m'appellent... ils me croient un ingrat... (S'adressant à tous.) Oh! je vous en supplie, laissez-moi retourner près d'eux, pour les revoir, les rassurer... (A Squeers en tombant à ses pieds.) Oh! laissez-moi, laissez-moi partir.

NICOLAS, à part.

Cher enfant!...

SQUEERS.

Tu veux partir, nous quitter?... oh! que non pas, mon bijou! à présent, tu es des nôtres et tu ne nous quitteras plus jamais.

TOUS, d'un air sombre.

Jamais!

JOHN, à part.

Les bourreaux!

SMIKE, avec désespoir.

Mais ils vont me croire mort!... ils m'oublieront!... Oh! qui donc me sauvera à présent?

NICOLAS, se montrant, et les forçant par sa présence de passer tous à gauche.

Moi!...

SMIKE, courant à lui.

Nicolas!

JOHN, s'élançant vivement de la pierre et à part.

Le malheureux!... il nous perd!

SMIKE, dans les bras de Nicolas.

Oh! je savais bien que tu ne m'avais pas oublié!...

BELJAMBE, avec force.

Un traître parmi nous!

SQUEERS.

Mes amis, je le connais... c'est un mouchar!...

TOUS.

A mort! à mort!...

(Ils tirent tous leurs poignards et menacent Nicolas.)

NICOLAS, leur présentant deux pistolets et les faisant reculer.

Le premier qui s'avance, je l'éteuds à mes pieds! Viens, Smike, suis-moi, et malheur à qui tenterait de s'opposer à mon passage.

JOHN, passant à droite.

Oh! nous allons jouer des couteaux!

PROSPECTUS, le suivant en l'entraînant.

Êtes-vous fou?

(Nicolas, tenant les mendians en respect, est déjà parvenu au milieu des piliers, lorsque du piller à gauche, sort un homme masqué qui lui barre le chemin.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'INCONNU.

L'INCONNU.

Arrête!... tu n'iras pas plus loin.*

LES MENDIANS et SQUEERS.

Le patron!... (Tous s'écartent avec respect.)

NICOLAS, un moment étonné.

Qui que vous soyez, retirez vous!... ou tremblez pour votre vie!

L'INCONNU.

Tremble toi-même!... cette retraite est l'antre du lion... on peut y pénétrer, on n'en sort jamais.

NICOLAS.

Je serai donc le premier!..

(Il va pour s'élançer; mais l'inconnu pousse un ressort dans le troisième pilier, qui est près de lui, et Nicolas est englouti, sur un coup de tamtam. Hurra des mendiants.)

SMIKE, poussant un cri.

Ah! (Il tombe aux genoux de l'inconnu.)

JOHN.

Mort!

PROSPECTUS, à voix basse.

Non, dans un cachot!...

JOHN.

Oh! alors je le sauverai.

SMIKE, à l'inconnu qui paraît surpris en le regardant. Grace! grace, pour lui...

(Les mendiants le forcent à se relever.)

L'INCONNU, entraînant Squeers à l'avant-scène de gauche.

Comprenez-moi bien, doyen, cet homme, ce Nickleby, ne sortira de ce cachot que le lendemain de mon mariage avec lady Madeleine Clarendon.

JOHN, à part.

C'est Ralph!...

SQUEERS.

Compris... (Avec intention.) Il n'y a que les morts qui ne bavardent pas... Et maintenant, patron, permettez-vous qu'on se rende au banquet?

L'INCONNU.

Conduisez-les et revenez.

(Tandis que tous sortent par la porte du banquet au deuxième plan, à gauche, l'inconnu est resté assis sur la pierre du premier plan, et ôte son masque. John a fait semblant de suivre les mendiants: mais il est resté au fond.)

* John, Prospectus, Smike, Nicolas, l'Inconnu, Mendiants, Squeers.

SCÈNE IX.

JOHN, RALPH, qui a ôté son masque, puis PROSPECTUS.

JOHN, à part.

Il faut partir d'ici au plus tôt et avertir la police.

PROSPECTUS, rentrant tout tremblant.

Ça se gâte... ça se gâte... j'ai trop peur, professeur, il faut que vous partiez.

(Toute cette scène doit être jouée à voix basse et vivement.)

JOHN, vivement.

Je ne demande pas mieux.

PROSPECTUS.

Un moment... Vous savez nos conditions?

(Il lui attache un bandeau.)

JOHN.

Toujours!

PROSPECTUS.

Là, à présent, laissez-vous conduire... Vous savez que vous êtes mon prisonnier.

JOHN, haut.

Toujours! (A part.) Je saurai bien m'en débarrasser quand il le faudra.

(Ils sortent par le fond à gauche, et Squeers revient.)

SCÈNE X.

RALPH, SQUEERS.

SQUEERS rentre en se frottant les mains.

Ah!... on est à souper... A propos, notre candidat a été reçu, à l'unanimité, et demain, à neuf heures, je serai chez vous.

RALPH, qui paraît préoccupé.

C'est bien; mais dites-moi, doyen... (Il l'amène sur le devant de la scène.) quel est donc cet enfant?

SQUEERS.

Quel enfant?

RALPH.

Qui était là, tout à l'heure, à mes genoux... et auquel s'intéressait si vivement...

SQUEERS.

Eh! vous savez bien! toujours le même!... celui qu'il m'avait enlevé, mon assassin!...

RALPH.

Mais son nom?

SQUEERS, avec dédain.

Ça n'a pas de nom!... Smike!...

RALPH.

Sa famille?...

SQUEERS.

Ça n'a pas de famille, ça me doit six ans de pension, j'ai été volé comme dans un bois !...

(En ce moment on voit Smike sortir furtivement de la salle du banquet, se glisser le long des piliers et disparaître par le fond à droite, en disant : *C'est là !... je le sauverai !*)

RALPH, après avoir réfléchi.

Il n'y a que six ans qu'il est chez vous ?

SQUEERS.

Il y en a bien dix.

RALPH, vivement.

Dix... et qui vous l'avait confié ?

SQUEERS.

Un intrigant !... qui m'a floué, indignement floué !

RALPH.

Comment cela ?

SQUEERS.

Il m'avait donné un faux nom, et une fausse adresse... quelle petitesse !... et malgré toutes mes recherches, je n'ai jamais pu trouver de Becker !...

RALPH, d'une voix terrible.

Becker !...

SQUEERS, vivement et s'attachant à lui.

Vous le connaissez !... vous me paierez mon arriéré.

RALPH.

C'est Becker, dites-vous, qui vous a remis cet enfant ?...

SQUEERS.

Son nom est sur mes livres.

RALPH.

Et il y a dix ans !...

SQUEERS.

Dix ans... et un trimestre.

RALPH.

Et personne ne vous l'a jamais réclamé ?

SQUEERS.

Ah ! si .. faut être juste, j'ai reçu une lettre !... (Il la donne.) mais c'était encore une attrape.

RALPH, lisant sous la lampe.

L'écriture de Becker.

(Pendant que Ralph lit, Beljambe sort de la gauche.)

BELJAMBE.

Où donc est mon damné Smike !...

(Il suit le même chemin que Smike.)

RALPH, avec un grand mouvement de joie.

Oh ! c'est lui... c'est lui... plus de doute ! O fortune... cet enfant, qui me faisait trembler, cet enfant qui seul pouvait renverser tous mes projets... le dernier comte de Clarendon... il est là, là... près de moi... sous ma main... (Cris dans la cuisine.) Mais quel sont ces cris ?

SCÈNE XI.

LES MÉNES, BELJAMBE, traitant SMIKE avec violence.

BELJAMBE.

Trahison ! trahison !

(Tous les mendiants accourent par la gauche.)

SQUEERS.

Qu'y a-t-il donc ?

BELJAMBE.

C'est votre damné Smike !

RALPH, qui a remis son masque, à part.
Écoutons !*

BELJAMBE.

Un joli cadeau que vous nous avez fait là ! il a profité du moment où nous soupions, pour chercher à faire évader le prisonnier... mais j'avais l'œil ouvert.

SQUEERS.

Comment, petit misérable, tu voulais le faire évader !

SMIKE, comme égaré.

Oui... oui... je le veux... je le sauverai !

SQUEERS.

Et tu nous vendrais ?...

SMIKE.

Quand vous avez voulu me battre, c'est lui qui s'est jeté au devant de vos coups !... Qui m'a aimé, qui m'a protégé... qui s'est dévoué pour moi ?... lui, lui... toujours lui !... et vous ne voulez pas que je l'aime !... Oh ! je sais bien que vous me ferez souffrir... j'aurai encore froid... j'aurai encore faim !... mais je le sauverai !... je le sauverai !...

BELJAMBE, furieux.

Nous saurons bien l'en empêcher... Qu'il meure !

TOUS.

Oui, oui, qu'il meure !

L'INCONNU, avec joie.

Ils servent mes projets !...

TOUS.

A mort ! à mort !

SQUEERS, voulant s'opposer.

Mais permettez donc... ma fortune...

L'INCONNU, à Squeers.

Silence...

SQUEERS.

Mais....

L'INCONNU fait un signe à Beljambe, et dit à Squeers.
Sortez !....

(Squeers n'obéit plus. Beljambe a compris ce signe, et il va parler bas à quatre hommes, qui, à l'instant, entourent Smike. Tous les autres mendiants s'éloignent avec respect.)

* Beljambe, Smike, Squeers, Ralph.

SQUEBERS, à part, en sortant.

Je suis ruiné ! je suis ruiné !...

(Tout le monde est sorti, excepté Ralph, Smike, Beljambe et les quatre mendiants affidés.)

SCÈNE XII.

RALPH, SMIKE, BELJAMBE, quatre AFFIDÉS.

(A un signe de Ralph, les quatre hommes, armés de leviers, lèvent la dalle qui couvre un cachot, à gauche, au deuxième plan, au pied du quatrième pilier.)

BELJAMBE, qui tient une lampe, dit à Smike, d'un ton brusque, quand la dalle est levée.

Venez !...

(Les deux mendiants restés près de Smike le prennent alors chacun par un bras.)

SMIKE, tremblant.

Que voulez-vous de moi ?... où m'entraînez-vous !...

(Les mendiants le conduisent au caveau ouvert, et sur un signe de Beljambe, le forcent à y descendre.)

SMIKE, entraîné.

O mon Dieu !... Jonh !... Nicolas !...

(Ses cris s'éteignent dans le caveau. Après quelque temps, les deux hommes qui sont descendus repaissent, et aident les deux autres et Beljambe à rouler une pierre noire sur la dalle du caveau. L'inconnu a, pendant toute cette scène muette, marché d'un air impatient, sans les regarder, en se promenant du fond du théâtre au trou du souffleur. Quand tout est fini, il fait un signe de joie, ordonne à ses affidés de se retirer, et dit :)

L'INCONNU, ironiquement.

Et maintenant que le dernier de la race est là, muré et enseveli... allons attendre dans son hôtel l'illustre comte de Clarendon.

(Il sort par la porte du pilier.)

SCÈNE XIII.

JOHN rentre en courant, sans bandeau, sans barbe, par le premier plan, à droite.

Qu'ai-je donc entendu !... mon nom... celui de Nicolas !... malgré moi, j'ai frémi !... j'ai arraché le bandeau qui couvrait mes yeux, j'ai couru au hasard dans ces sombres corridors... où ces cris semblaient me poursuivre. (Il écoute.) Rien ! plus rien !... je me serai trompé... Mais où suis-je ?... c'est un labyrinthe que cette caverne !... ah ! je me reconnais, c'est là que tout à l'heure... (Voyant les piliers.) oui, c'est cela, les trois piliers, et les trois... (Il recule épouventé à la vue du quatrième.) Quatre !... grand Dieu ! que s'est-il

done passé ?... (Frappe d'une idée.) Smike ! Smike !... Oh ! c'est lui qui m'appelait... ils l'auront tué les misérables... (Cherchant à soulever la pierre, avec un levier laissé par les mendiants.) Oh ! sauvons-le, s'il en est temps encore... Smike ! Smike ! es-tu là ? réponds-moi... (Il veut ébranler la pierre.) Oh ! je ne puis... (Avec un cri de rage et sans quitter la pierre.) O mon Dieu, j'étais fier de ma force !... mais c'est la vôtre qu'il me faut aujourd'hui... (Il redouble ses efforts.) Que votre bras soulève ce bloc de pierre... O mon Dieu ! sauvez, sauvez ce pauvre enfant !... (Il fait un dernier effort, soulève et dérange la pierre qui masque toujours du côté du public l'entrée du caveau, et tombe un moment à genoux.) Ah !... ah !... tout mon corps tremble... je ne puis me soulever... ce dernier effort m'a brisé...

SCÈNE XIV.

NICOLAS, entrant vivement, sans habits, et armé d'une barre de fer, JOHN.

NICOLAS.

Avec cette barre de fer j'ai forcé la porte de mon cachot ; mais Smike ?...

JOHN, à lui-même.

Chaque minute de retard peut amener la mort !... (Appercevant Nicolas.) Nicolas !

NICOLAS.

John !

JOHN, se jetant dans ses bras.

Oh ! merci, mon Dieu !... c'est ta force que tu m'as envoyée ! Smike se meurt !

NICOLAS.

Grand Dieu !

JOHN.

Là... dans ce caveau.

NICOLAS, levant la trappe.

Dans ce caveau !...

JOHN, avec force.

Ils l'ont emmuré !...

NICOLAS.

Oh ! les infâmes !...

(Il descend vivement dans le caveau, dont l'entrée est toujours masquée par la pierre, du côté du public.)

JOHN, se soutenant à peine.

Ah ! j'ai peur... pour la première fois de ma vie... S'il n'était plus temps !...

SCÈNE XV.

PROSPECTUS, JOHN, puis NICOLAS.

(Prospectus arrive par le fond, tout effaré, une lanterne à la main, et descend jusqu'à l'avant-scène de droite.)

PROSPECTUS.

Par où diable est passé mon prisonnier? s'il m'arrive jamais... (Il arrive à John.) Ah! c'est vous!... je ne vous lâche plus!

JOHN.

Ni moi non plus, et si tu bronches!... gare à toi...

PROSPECTUS.

Hein!... quoi?... (En ce moment, Prospectus aperçoit Nicolas qui sort lentement du caveau, en portant Smike évanoui et enveloppé d'un manteau.) Ah! grand Dieu!... qu'est-ce que vous faites là?

JOHN.

Nous arrachons à la tombe une créature de Dieu... que tes pareils y avaient engloutie vivante!... (A Nicolas.) Mort?... mort!...

NICOLAS, regardant toujours Smike avec anxiété.

Non... mais de l'air!... de l'air!

JOHN, résolument à Prospectus.

Allons, toi, montre-nous le chemin.

PROSPECTUS.

Moi! je n'ai pas envie d'être emmuré!

JOHN, le prenant à la gorge.

(Ça ne peut pas te manquer, car si tu refuses... je te mets à sa place.)

PROSPECTUS.

Écoutez donc, et mes sermens!...

JOHN, le poussant vers l'escalier.

Misérable!

PROSPECTUS.

Mais si le doyen me voyait!...

JOHN.

C'est Dieu qui te voit! marche, marche donc!-

(Prospectus est forcé d'obéir, et ils disparaissent tous les deux rapidement par l'escalier. Nicolas, qui marche avec précaution en regardant Smike, est arrivé au bas de l'escalier. Le rideau tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Hôtel Clarendon. — Au fond, magnifique galerie.

SCÈNE I.

RALPH, assis devant une table couverte de papiers.

Aujourd'hui va donc se décider cette lutte de douze années... Regardez-moi bien, nobles ancêtres des Clarendon!... dans cet hôtel où vous avez régné, c'est moi qui suis le maître, aujourd'hui, vos châteaux, vos titres, vos richesses, seront à moi, à moi votre ancien intendant!... Madeleine a reçu ma demande; qu'elle consente, qu'elle refuse, je prends aujourd'hui possession de mon empire!... (Il regarde sa montre.) Neuf heures bientôt!... comme le temps me paraît se traiter.

UN DOMESTIQUE.

Un homme mal mis est là, qui demande monsieur Ralph.

RALPH, à part, avec joie.

Ah! c'est Squeers!... (Haut.) A-t-on préparé l'appartement de la galerie?...

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

RALPH.

Et les habillemens que j'ai indiqués?

LE DOMESTIQUE.

Tout est prêt.

NICOLAS NICKLEBY.

RALPH.

Dites-lui d'entrer.

(Le domestique sort. Ralph continue à examiner les papiers qui sont sur son bureau.)

JOHN, au fond, à part.

C'est un grand coup que je vais jouer là... Ces papiers de Becker, quelle découverte!... mais il faut d'autres preuves!... Je l'amènerai à me les fournir... Si j'allais me tromper!... Je n'ai voulu mettre personne dans le secret... Nicolas a couru chez miss Madeleine... Il faut rusier ici; car si Ralph se doutait de quelque chose... tout serait perdu!...

RALPH.

Tout est bien en règle.

JOHN, s'approchant.

Monsieur Ralph!...

RALPH, se retournant, à part.

Ce n'est pas Squeers!... (Haut.) C'est vous qui m'avez demandé?...

JOHN.

Moi!...

RALPH.

Que voulez-vous?

JOHN.

Vous parler en secret.

RALPH.
A moi?... Votre nom?...

JOHN.
Josaphat, aveugle... de mon état. (Il le regarde fixement.)

RALPH.
Qu'avez-vous à me dire?...

JOHN, bas.
C'est de la part du doyen... M. Squeers... vous savez?...

RALPH.
Je ne le connais pas.

JOHN, à part.
En voilà un qui meût avec aplomb!... (Haut.) Vous lui avez donné rendez-vous, ici... ce matin, à neuf heures.

RALPH, étonné.
Qui vous a dit cela?...

JOHN.
Lui-même!

RALPH.
A vous!

JOHN.
A moi... vu qu'il est arrêté!... Oh! cela ne l'inquiète guère; il sait bien que vous avez le bras long, et que vous le tirerez de là... En attendant, il m'envoie à sa place... (Plus bas.) J'ai l'enfant... en question...

RALPH.
Quel enfant?...

JOHN, très haut.
Celui que vous lui avez demandé, et qui a été affilié, hier, dans les caves...

RALPH, vivement.
Plus bas!...

JOHN.
Ah! vous comprenez...
RALPH.
A vous, un pareil secret!
JOHN.
Vous voyez bien qu'on peut se fier à moi, et que je suis un honnête homme... comme vous.

RALPH.
En effet; mais, oui, je vous reconnais... n'étiez-vous pas cette nuit?...

JOHN.
Juste...

RALPH.
Et cet enfant, pourquoi n'est-il pas avec vous?...

JOHN.
Il n'est pas loin... et dès que nous aurons pris nos petits arrangements...

RALPH.
Que voulez-vous dire?

JOHN.
Que le doyen craint beaucoup la corde, et que tout ce que nous faisons là sent le chaire en diable.

RALPH.
Mais, je lui ai promis...

JOHN.
De l'argent?... Oui; mais l'argent, c'est du luxe pour un pendu... Or donc, il m'a défendu de livrer l'enfant, avant de savoir positivement si vous aviez bien tous les papiers nécessaires pour prouver devant tous, surtout devant la justice, l'existence du petit comte de Clarendon... que nous allons confectionner.

RALPH.
Je n'ai pas l'habitude d'agir à la légère... Ces papiers, quand il le faudra, je les montrerai...

JOHN, insistant.
Mais...

RALPH, impérieux.
En voilà assez: je prends tout sur moi. (Il sonne.)

JOHN, à part.
Il paraît sûr de son fait...

RALPH, redescendant.
Et l'enfant, on lui a bien fait la leçon?...

JOHN, avec intention.
Je crois qu'il vous surprendra...

RALPH.
S'il remplit mon attente, je ne regarderai pas à la récompense.

JOHN, même jeu.
Franchement, je crois que cela vous coûtera un peu cher.

RALPH, à mi-voix.
Cet enfant est un instrument, que je briserai, quand il me plaira.

JOHN, qui l'a écouté, à part.
Tu ne briseras rien du tout.

UN DOMESTIQUE, annonçant.
Milady Clarendon.

RALPH, à part, avec joie.
Elle!... 'ici!... c'est de bon augure!... (Après avoir salué Madeleine, au domestique.) Conduisez cet homme à l'appartement de la galerie, et faites ce que je vous ai dit: Allez, Josaphat.

JOHN.
Suffit, monseigneur... (A part.) monseigneur le voleur!...

SCÈNE III.

RALPH, MADELEINE, en grand deuil.

RALPH, après avoir avancé un fauteuil, que Madeleine ne prend pas.
Milady, j'étais loin de m'attendre à l'honneur que vous daignez me faire... si j'avais su que vous désiriez me parler, c'est moi qui me serais rendu chez vous.

MADELEINE, avec hauteur.

Je me crois toujours chez moi dans l'hôtel des comtes de Clarendon!

RALPH.

Mylady, je ne veux pas avoir avec vous des discussions de procureur; vous croyez avoir des droits... Je crois en avoir aussi; au lieu de les faire valoir séparément, je pensais qu'il serait plus sage de les confondre...

MADELEINE, vivement.

N'achevez pas... toute proposition de ce genre serait une insulte pour moi, un outrage pour la mémoire de mon père!...

RALPH, après une pause.

Vous ne me ménagez guère, mylady... peut-être seriez-vous plus indulgente pour l'oncle, si vous l'étiez moins pour le neveu...

MADELEINE, fièrement.

Monsieur!...

RALPH.

Mais je dois vous apprendre ce que vous ignorez sans doute... c'est que ce fidèle chevalier, ce protecteur si dévoué, sur lequel vous comptiez... vous abandonne à son tour, et tout porte à croire qu'il a quitté l'Angleterre...

MADELEINE, à part.

Grace au ciel! il n'en est rien.

RALPH.

Orpheline, seule, sans appui, une dernière fois, mylady, voulez-vous confondre nos droits et nos intérêts?... (Mouvement de Madeleine.) Ne vous hâtez pas de répondre!... la décision que vous allez prendre est plus grave que vous ne l'imaginez, et peut compromettre tout votre avenir.

MADELEINE.

Au prix même de ma fortune entière, je refuse.

RALPH, éclatant.

Vous le voulez... eh bien! apprenez donc que vous ne possédez rien, pas même ce titre qui vous rend si fière!

MADELEINE.

Et qui oserait me le ravir?

RALPH, avec force.

Un fils du comte!

MADELEINE.

Un fils?

RALPH.

Que l'on croyait perdu!... mort!... mais que j'ai sauvé, moi... et bientôt, je saurai vous prouver que lui seul a droit de commander ici!...

(A peine Ralph est-il sorti, que Nicolas paraît du côté par où Madeleine est entré.)

SCÈNE IV.

NICOLAS, MADELEINE.

NICOLAS.

Oh! cet homme est un Infâme!...

MADELEINE, très vite.

Oh! mais ne le croyez pas... ce qu'il a dit est un mensonge... J'avais un frère; mais enlevé par des bohémiens... à l'âge de six ans, sa mort est constatée dans les papiers de mon père... et je ne puis comprendre...

NICOLAS.

Encore quelque machination infernale... que je déjouerai, je vous le jure...

UN VALET, annonçant au fond de la galerie.

Mylord!... comte de Clarendon.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SMIKE, paraissant au bout de la galerie. Il est vêtu d'un magnifique costume et regarde autour de lui comme quelqu'un qui cherche à rappeler ses souvenirs.

NICOLAS.

Quelle audace!... Attendez, mylady, je vais parler à cet imposteur... (Il s'avance et reconnaît Smike.) Smike!...

SMIKE, courant à lui.

Nicolas!

NICOLAS.

Lui!... le comte de Clarendon! Mais, pauvre enfant! comment te trouves-tu ici?... tu ne sais donc pas que l'on t'y fait jouer un rôle infâme!...

SMIKE.

Moi!... je ne sais rien!... c'est John qui m'a conduit.

NICOLAS, très étonné.

John!...

SMIKE.

Oui... et l'on m'a revêtu de ces beaux habits... ils m'ont appelé monseigneur... mais je ne sais rien... absolument rien... et pourtant c'est singulier!... là, j'ai cru reconnaître... et à présent encore... Où sommes-nous donc ici?...

NICOLAS, avec respect.

Dans l'hôtel des comtes de Clarendon.

SMIKE.

Mais non, ce n'est pas un rêve!... j'ai déjà vu ces lieux.

NICOLAS.

Que dit-il!...

SMIKE.

Oui, je les reconnais... voilà la grande galerie, où je courais étant tout petit... et puis... (A la vue

d'un portrait de Madeleine au fond de la galerie à gauche, il pousse un cri. Tout son corps tremble; il veut parler; mais la joie l'en empêche.)

MADELEINE.

Qu'a-t-il donc?

NICOLAS.

Il semble reconnaître ce portrait...

SMIKE.

Oui, oui, c'est elle!...

NICOLAS.

Elle!... qui?...

SMIKE.

Elle... avec qui je jouais... enfant!...

MADELEINE, émue.

Grand Dieu!... mais ce portrait, c'est le mien!

NICOLAS.

Le vôtre?...

SMIKE, cherchant dans ses souvenirs.

Oh! je me rappelle... un chien la menaçait un jour, lorsque je me jetai entre elle et lui!

MADELEINE, très émue.

Se pourrait-il? Arthur!... (John paraît au fond.)

SMIKE, se retournant vivement.

Oh! oui, Arthur!... Arthur, c'est cela... c'est mon nom d'autrefois. (Relevant sa manche.) Et tenez, voilà encore la morsure qu'il me fit, pendant que je criais: Sauve-toi... sauve-toi!... ah!... (Il cherche le nom. Avec un cri de joie.) Madeleine!...

MADELEINE.

Mon frère!

SMIKE.

Vous!... ma sœur! (Il la tient serrée dans ses bras.)

JOHN, jetant sa perruque et son bâton en l'air.

Je ne m'étais donc pas trompé... C'était lui... Vive le comte de Clarendon!... Vive le roi Georges!... Vive tout le monde!... Et au diable la perruque et la barbe du père Josaphat!

NICOLAS, avec joie.

Lui! lui! le comte de Clarendon...

PROSPECTUS.

Smike, le comte de Clarendon?... Et moi qui lui ai donné des poussées!...

SCÈNE VI.

LES NÈMES, RALPH, LE SHÉRIF, deux OFFICIERS, LES VALETS, LE PEUPLE, CATHERINE, PROSPECTUS.

RALPH, déposant des papiers sur la table.

Oui, le comte de Clarendon!... J'en apporte ici

toutes les preuves, avec les titres de ses biens, afin que M. le shérif puisse constater la vérité aux yeux de tous. (Il montre les papiers au shérif, qui les parcourt. Au peuple.) Entrez tous!...

JOHN, le faisant retourner du côté de Smike, qui est près de Nicolas.

Auparavant, regardez-le donc un peu!...

RALPH, pétrifié.

Lui!... Grand Dieu!

JOHN, pendant que Ralph regarde Smike.

Il revient de loin, n'est-ce pas?

RALPH.

Vivant!... vivant!... Oh! il y a quelque chose au dessus des calculs des hommes!

JOHN, à mi-voix.

Par amitié pour votre neveu, je vous donne deux heures, pour quitter l'Angleterre et régler tous vos comptes... après, je livrerai à la justice (Appuyant.) les papiers de Becker.

(Il les lui montre.)

RALPH.

Dans deux heures (Avec un rire convulsif.) tous mes comptes seront réglés!... (A part.) car j'aurai cessé de vivre!

(Il le regarde, et sort vivement par la petite porte de gauche. John paraît frappé des derniers mots.)

LE SHÉRIF, remettant à Smike les papiers qu'il a examinés.

Monseigneur, tous ces biens sont à vous.

SMIKE, prenant les titres.

A moi!... (Courant les donner à Nicolas.) Ils sont donc à toi!... car pour toi!... (A John.) pour vous, je veux toujours être le pauvre Smike!...

JOHN, à Nicolas.

Eh bien! mon homme... ce que c'est que de nous!... Je ne suis qu'un marchand de bœufs!... et j'ai fait un pair d'Angleterre!... Vive le comte de Clarendon!...

TOUS LES SPECTATEURS ET LE PEUPLE, agitant leurs chapeaux.

Vive le comte de Clarendon!

(Smike se trouve entre Nicolas et Madeleine. John près de Prospectus, paraissant heureux de leur bonheur. Le rideau tombe.)

NOTA. — Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs.